JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL DE PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poëſie; de Traits d'Hiſtoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverſes autres Particuliarités intèreſſantes & curieuſes, tant de Suiſſe, que des Païs Etrangers.

DEDIE AU ROI.

DECEMBRE 1757.

NEUCHATEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.
MDCCLVII.

JOURNAL HELVETIQUE,

DECEMBRE 1757.

PRECIS

De la Réligion Chrétienne.

Traduit du Latin, d'un célèbre Théologien du 16. Siècle. (a)

LA Réligion Chrétienne eſt une Doctrine céleſte, qui nous enſeigne la vraie Voie de parvenir à la Vie éternelle. Cette

(a) Les ſaines idées de ce petit Ecrit, de même que leur netteté & leur préciſion, en ont fait juger la traduction utile. Mais come tant de gens ſont portés à ne juger du prix de ce qu'ils liſent, que ſur le Nom & la reputation de l'Auteur, ſoit pour l'aprobation, ſoit pour la réjection, on a crû, que pour qu'ils puſſent juger plus ſainement de cette petite Pièce, il étoit bon de n'en pas nommer d'abord l'Auteur. Si dans la ſuite on ſouhaite de le ſavoir, on n'en fera pas miſtère.

Voie ne consiste absolument qu'à obéir à Dieu, dans tout ce qu'il nous a prescrit par JESUS-CHRIST Nôtre Seigneur. (b)

Mais afin de comprendre d'autant mieux ce qu'il éxige de nous, il faut d'abord considerer, quelle est la nature & la condition de l'Home, & sa situation par raport à Dieu.

L'Home, formé de terre, est de sa nature mortel & sujet à corruption; (c) & par un accident survenu, par la violation de la Loi de son Dieu, il a encouru la mort, & une mort sans retour. (d) Tellement que, quant à l'immortalité, il n'a rien de comun avec Dieu; & que de plus, par le péché, il s'en est rendu ennemi. (e)

Pour rentrer en grace avec Dieu, & pouvoir espérer une vie immortelle, il faut donc absolument que Dieu lui pardone tous ses péchés; & que, changeant sa nature, il veuille bien l'afranchir de l'esclavage de la Mort.

Or

(b) Hebr. *V.* 9.
(c) Gen. III. 19. 1. Cor. XV. 47.
(d) Gen. II. 17. & III. 19.
(e) Col. I. 21.

Or l'une & l'autre de ces choſes, Dieu, par un pur éfet de ſa bonté & de ſa miſericorde, a réſolu de les faire, (f) pourvû que l'home ſe repente de ſes péchés comis auparavant; & qu'enſuite, au lieu d'une vie terreſtre & charnelle, il s'étudie à vivre d'une manière céleſte & ſpirituelle. (g)

Néanmoins Dieu, pour manifeſter plus pleinement & ſa bonté & ſon pouvoir, & en même tems éprouver nôtre foi & nôtre obéiſſance, (a) n'a pas jugé à propos de nous afranchir d'abord de la Mort; il a voulu qu'auparavant nous la ſubiſſions; & que même, ſi le cas l'exigeoit, nous fuſſions prets à endurer la mort la plus cruelle, plûtôt que de l'ofenſer.

Dieu exigeant donc en cela quelque choſe de la part de l'home, il a falu, pour le porter à concourir à l'exécution du deſſein de Dieu, que ce deſſein lui fut manifeſté, & qu'il fut convaincu de ſa réalité.

Pour cet éfet, Dieu a bien voulu envoïer

(f) 2. Tim: I. 9. Tit. I. 9. Tit. 2.

(g) Tit. III. 5, 1. Cor. VI. 9. Gal. V. 21. & VI. 8.

(a) 1. Pier. I. 7.

au monde ſon très cher Fils, JESUS, né d'une Femme, (b) pour nous anoncer cette bone nouvelle; (c) & de plus, pour la confirmer & la ſcèler; (d) & enfin pour nous tracer formellement en ſa propre perſone ce qui étoit exigé de nous. (e)

JESUS-CRIST eſt donc venu nous anoncer le deſſein de Dieu: (f) Il l'a confirmé par une infinité de miracles des plus évidens: (g) Il l'a ſcèlé de ſon propre ſang; (h) s'étant expoſé volontairement (i) dans cette vûe à une mort des plus cruelles & des plus ignominieuſes: Et enfin il nous a montré formellement en ſa propre perſone de quelle manière nous devions vivre en ce monde. (k)

Enſuite, Dieu ſon Pére l'aiant reſſuſcité, (l) pour vivre à jamais, (m) nous a

(b) Gal IV. 4.
(c) Marc I. 14. Luc IV. 43.
(d) Apoc. I. 5. & III. 14.
(e) 1. Pier. II. 21.
(f) Ephes. II. 17. Luc IV. 18. 2. Tim. I. 10.
(g) Jean II. 23. VII. 3. XII. 37. Act. II. 22.
(h) Hebr. XII. 24. XIII. 20. Marc. XIV. 24. Luc. XXII. 20.
(i) Jean X. 18.
(k) Jean XIII. 15. 1. Pier. II. 21. 1. Jean II. 6.
(l) Act II. 24. Gal. I. 1.
(m) Act. XIII. 34. Rom. VI. 9. Heb. VII. 24. 25.

pleinement assurés par là, que ceux qui malgré tous les dangers & les maux auxquels ils pourroient être exposés, persévereroient ainsi jusqu'à la fin, parviendroient un jour, come son Fils, à cette Vie éternelle qu'il nous a promise de sa part. (n)

Sur tout, pour nous doner là dessus la plus parfaite assurance, Dieu ne s'est pas contenté de ressuscíter JESUS-CHRIST, & de l'admettre à l'immortalité; mais il lui a conferé de plus toute puissance dans le Ciel & sur la Terre. (a) C'est ce qu'il nous a pleinement démontré, après l'avoir élevé au Ciel à la vüe de ses chers Disciples, (b) par les merveilles opérées, & les dons célestes obtenus au nom de ce même Fils. (c) Conséquemment il lui a doné le pouvoir de nous retirer de la mort, & de nous conferer aussi l'immortalité: (d) Il a, dis-je, doné ce

(n) 1 Pier. 1. 3. 4. 1. Thess. IV. 17. & V. 10. Hebr. IV. 14. VI. 20 X. 19. 20.

(a) *Math.* XXVIII. 18. Jean III. 35. XVII. 2.

(b) Act. I. 9. Marc XVI. 19. Luc XXIV. 51.

(c) Marc XVI. 20. Heb. II. 4. Act. III. 16. XIV. 3.

(d) Jean V. 21. 26. & VI. 39. 44. Phil. III. 21.

pouvoir à JESUS nôtre Frére, qui a soufert les mêmes maux que nous avons à soufrir : (e) Tellement qu'il n'y a plus moïen de douter, que ce JESUS n'ait compassion de nous, (f) & ne nous fasse joüir de cette vie éternelle que Dieu lui a doné le pouvoir de conferer à tous ceux qui auront marché sur ses traces. (g)

(e) Heb. II. 17. & IV. 15.
(f) Hebr. II. 18. & IV. 16.
(g) Jean X. 27. 28. & XVII. 2.

AUX EDITEURS DU JOURNAL HELVETIQUE.

MESSIEURS,

IL y a quelque tems que la Traduction des *Dialogues d'Eraſme*, par *Mr. Gueudeville*, me tomba entre les mains. D'abord je jettai les yeux ſur la Préface. J'y trouvai du feu, & certains traits qui me donérent envie de lire un de ces Dialogues, en le confrontant avec l'Original. Je choiſis auſſitôt celui qui a pour titre, *Le Mariage*, le regardant come un des meilleurs, & quant à la moralité du but, & quant à l'eſprit du Dialogue, qui y eſt très bien ſoutenu. D'un bout à l'autre je ne fus pas peu ſurpris d'une telle Traduction, s'agiſſant ſur tout d'un Livre qu'on lit dans bien des Collèges, & dont par conſéquent une Traduction devroit pouvoir y être de quelque uſage. A juger de la totalité par cet échantillon, on peut dire aſſurément, que ce n'eſt pas une Traduction, mais une Paraſraſe, & une Paraſraſe allongée même ſouvent ſans néceſſité;

dans laquelle très souvent aussi l'on substitue ou ajoute de tout autres pensées, & cela d'ordinaire à pure perte, & de façon à défigurer l'original. Je crois me souvenir entr'autres d'un endroit, où pour une seule ligne du latin, qui ne demandoit qu'une traduction très litterale, il n'y en a pas moins de sept ou huit dans le françois. Mais ce qui m'étona le plus, c'est l'indécence de plusieurs expressions, où loin de se conformer à la délicatesse & à la pudeur de nôtre siécle & de nôtre langue, on semble avoir pris à tâche de renchérir sur la licence & du latin, & du siécle où vivoit *Erasme*.

Cela me fit naitre la pensée de traduire moi même ce Dialogue, ne cherchant en cela qu'une petite récréation aussi aimable qu'inocente. Mais après l'avoir fini, je me suis dit, que ce pourroit bien être une Piéce à vous envoïer, Messieurs, pour vôtre Journal.

D'abord la Matière en est des plus interressante: On ne sauroit même guères en supposer qui ait plus de raport tout à la fois & au bonheur des familles, & à celui de la Société en general. Cette matière est maniée par *Erasme*; c'est tout dire. Et puis, Messieurs, ne sera-ce pas du neuf pour presque tous vos Lecteurs? Quelques co-

muns que ſoient les *Dialogues d'Eraſme*, combien de gens qui n'entendent point, ou pas aſſez le latin pour les lire avec plaiſir dans l'original, &, qui, par cela même qu'ils en auront ouï parler come d'un livre de collège, en auront dédaigné la traduction! Et quant aux Gens de Lettres, combien qui n'auront jamais lû tous ces Dialogues, & qui, par cela même auſſi qu'on les aura obligés, la verge à la main, à en lire pédemment quelques uns dans leur jeuneſſe, & dans un age où ils n'étoient guère en état d'en ſaiſir & ſavourer un ſel & des beautés qui échapoient même à leurs Maitres, n'auront jamais été tentés de rouvrir le livre dès lors. Au moins eſt-il vrai, que venant de parler de ce Dialogue à deux ou trois de mes Amis, qui tiennent bien leur coin parmi les Gens de Lettres, tous m'ont aſſuré ne l'avoir jamais lû.

Pardonez moi, Meſſieurs, ce petit plaidoïer. Vous n'en ferez pas moins maitres de relèguer le tout au rebut; & il doit vous ſufire, je penſe, que l'incognito que je garde, vous diſpenſe de toute fauſſe complaiſance; violence que ſans doute, faute de cet incognito vous vous ſerez faite plus d'une fois, non ſans de ſecrets murmures.

J'ai l'honeur d'être

LE MARIAGE

OU

LA FEMME QUI SE PLAINT DE SON MARI.

Dialogue,

*Traduit du Latin d'*Eraſme.

EULALIE: XANTIPPE.

E*Ulalie.* Bon jour, de tout mon cœur, ma chére *Xantippe.* Combien y a-t-il que je n'ai eû le plaiſir de vous voir.

Xantippe. D'auſſi bon cœur je vous le ſouhaite, ma très chére *Eulalie.* Mais vous me frapez: Jamais je ne vous trouvai ſi charmante.

E. Quoi, débutez vous donc ainſi par me railler ?

X. Je ne raille point, ma chére, & je vous trouve vraiment telle.

E. Cela vient ſans doute de la robe neuve que vous me voïez.

X. Je

X. Je ne ſai *; il eſt vrai que de long-tems je n'ai rien vû de ſi propre. C'eſt ſans doute de l'étofe d'Angleterre.

E. La laine eſt éfectivement d'Angleterre; mais elle a été teinte à Veniſe.

X. Elle ſurpaſſe le plus fin lin en douceur. Que ce pourpre eſt vif! Mais d'où vous vient un ſi beau préſent?

E. D'où il me vient? Eh de qui une honête Femme doit elle en recevoir que de ſon Mari?

X. O que vous êtes heureuſe d'avoir un tel Epoux! Pour moi, au lieu de mon *Nicolas*, je voudrois avoir épouſé un imbécille.

E. Eh, je vous prie, que me dites vous là? Comencez vous ſi tôt à vivre en déſunion?

X. Quelle union pourrois-je avoir avec un tel Home? Voïez come je ſuis déguenillée, & come il ſoufre que ſa Femme ſe produiſe en public. Je veux mourir, ſi ſouvent je n'ai honte de ſortir, quand je voi

* La politeſſe demandoit ce petit changement à l'original.

vois coment ſont bien miſes tant d'autres Femmes, qui pourtant ont des Maris moins riches que le mien.

E. La vraie parure d'une honête Femme, ne conſiſte point dans ſes habits ni ſes ajuſtemens, come on nous le dit dernièrement au Sermon, d'après un Apôtre *, mais dans des mœurs chaſtes & pures, & tout ce qui peut orner l'Ame. Ce ſont les Femmes galantes qui ſe parent pour plaire à tous les Hômes. Pour nous, nous ſomes toûjours aſſez bien, quand nous ſomes au gré de nos Maris.

X. Et avec tout cela mon indigne, ſi ladre envers ſa Femme, eſt un vrai prodigue pour lui même. Ma dot y va; & bien que peu comune, il s'y prend de façon, à l'avoir bien tôt toute fripée.

E. Et en quoi donc je vous prie?

X. En tout ce que lui chante ſa tête; le vin, les gueuſes, le jeu.

E. Bon! Vous ne dites pas cela ſérieuſement.

X. Très ſérieuſement, & tout cela n'eſt que trop vrai. Puis quand mon foulon revient au logis, après s'être fait attendre

* 1. Pier. III. 3.

jusques bien avant dans la nuit, il ronfle le reste du tems, & vomira quelquefois dans le lit, pour ne pas dire pis.

E. Chut! ma chère! Vous ne considerez pas qu'en deshonorant ainsi vôtre Mari, vous vous deshonorez vous même.

X. Je veux mourir, si je n'aimerois mieux coucher avec une truïe, qu'avec un tel Mari.

E. Sans doute qu'alors vous lui en dites d'importance?

X. O vraiment oui, & come il le mérite: Je lui fais voir que je ne suis pas muette.

E. Et lui, que vous répond-il?

X. Dans les comencemens il faisoit l'enragé, criant plus haut que moi, & s'imaginant sans doute de m'intimider par toutes ses menaces.

E. Et dans tous ces débats, n'en est-il jamais venu à des coups?

X. Une fois seulement, nous étions si animés tous deux, que peu s'en falut que nous n'en vinssions aux mains.

E. Ah, que me dites vous là!

X. S'étant saisi d'un tricot, il espadonoit en l'air, criant come un furieux, & me menaçant de m'assomer.

E. Vous eutes sans doute bien peur?

X. Point du tout: Je sautai à mon tour sur un trépied, lui protestant, que s'il me

touchoit du doit, je lui ferois ſentir que je n'étois pas manchote.

E. Nouveau genre de bouclier ! Il ne vous manquoit qu'une quenouille, au lieu de lance.

X. Je lui aurois bien fait voir quelle femme j'étois.

E. Ah, ma chére *Xantippe*, cela ne convient pas.

X. Coment, cela ne convient pas ? S'il s'oublie ainſi envers ſa Femme, je ne le tiens point pour mon Mari.

E. Mais *St. Paul* veut que *les Femmes reſpectent leurs Maris, & leur ſoient toûjours ſoumiſes.* Et *St. Pierre* nous propoſe pour modèle *Sara*, qui qualifioit Abraham de *ſon Seigneur.*

X. Je ſai tout cela : Mais ce même *St. Paul* dit auſſi, que *les Maris doivent aimer leurs Femmes, come Jéſus-Chriſt a aimé l'Egliſe ſon Epouſe.* Que cet infame n'oublie pas ſon devoir, je n'oublierai pas le mien.

E. Mais quand les choſes en ſont à ce point là, il faut abſolument que l'un des deux cède à l'autre ; & n'eſt-il pas juſte que ce ſoit la Femme ?

X. Quoi ? Je tiendrai pour Mari, un miſerable qui me traite come on ne doit pas traiter une Servante !

E. Mais dites moi, ma chère, depuis

lors ; ne vous a-t-il jamais plus menacé du baton ?

X. O jamais ; & sage qu'il a été ; car il auroit vû beau jeu.

E. Et vous, n'avez vous point cessé de le gronder ?

X. Ni ne cesserai.

E. Et que dit-il ?

X. Ce qu'il dit ? Tantôt il dort, l'hébété ; tantôt il me rit au nez ; & tantôt il court à un vieux Luth, où à peine reste-t-il trois cardes, & en fait le plus de bruit qu'il peut, pour ne pas m'entendre.

E. Tout cela sans doute ne vous calme pas.

X. Calmer ? Cela me fait sauter en l'air, de façon que souvent j'ai peine à me contenir, pour ne pas lui tomber dessus.

E. Ma chére *Xantippe* ! Voulez vous bien me permettre de vous parler avec franchise.

X. Très volontiers.

E. Usez en toute rencontre du même droit envers moi. La liaison que nous avons formée, presque dès le berceau, exige absolument entre nous cette liberté & cette franchise.

X. Cela est vrai, & je puis vous assurer que de toutes mes Amies vous me futes toûjours la plus chére.

E. Je vous en remercie. Cela m'enhardit d'autant plus, & me fait eſpérer que vous en recevrez d'autant mieux ce que je vai vous dire *. Conſiderez donc d'abord, que, quel que ſoit vôtre Mari, il ne vous eſt pas libre de changer. Autrefois dans les brouilleries conjugales, quand le mal étoit deſeſpéré, on pouvoit avoir recours au divorce, come à un dernier remède. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela, & cette reſſource nous eſt totalement interdite: Tant que vôtre Mari vivra, il ſera vôtre Mari, & vous ſa Femme.

X. Quelle cruauté, de nous avoir privé d'un droit ſi naturel & ſi légitime.

E. Doucement, ma chére; c'eſt nôtre Seigneur lui même qui l'a ainſi trouvé bon.

X. Je ne ſaurois le croire.

E. Rien n'eſt pourtant plus vrai. Le ſeul parti donc qu'il vous reſte, eſt de vous replier à la diverſité d'humeur & de caractère l'un de l'autre, & de vous étudier de vôtre mieux à vivre en bone intelligence.

X. Pourrois-je jamais, quoi que je faſſe, venir à bout de changer un tel Home?

E. Le bon, ou mauvais caractère d'un Mari ne dépend pas peu de ſa Femme.

* Petite adjonction à l'original, que la politeſſe rendoit come néceſſaire.

X. Et vous, vivez vous bien avec le vôtre?

E. Oui, quant à préſent; tout ſe paſſe aſſez tranquilement entre nous.

X. C'eſt à dire donc que, dans les commencemens, vous avez auſſi éprouvé quelques brouilleries.

E. Pour d'orages il n'y en eût jamais. Mais pour quelques petits nuages, come cela arrive entre les homes, il s'y en eſt élevé quelquefois, qui auroient pû produire enfin quelque tempête, ſi nous n'avions prévenu cela par des complaiſances réciproques. Chacun a ſon caractère & ſa façon de penſer; &, à dire vrai, chacun a pareillement ſes défauts; & s'il eſt aucun état où il ſoit bon de les conoitre, c'eſt aſſurément le Mariage; mais jamais cela ne doit produire de haine contre la Perſone.

X. Vous avez raiſon.

E. Cependant on ne voit que trop ſouvent la bienveillance mutuelle ſe déchirer entre Mari & Femme, avant que de s'être réciproquement bien connus. C'eſt en quoi il faut être fort ſur ſes gardes. L'aliénation une fois formée, dificilement en revient-on, ſurtout ſi l'on en eſt venu à quelques groſſes paroles. Colez deux choſes enſemble, & tout auſſi-tôt ſécouez les, elles ſe

déjoindront aiſément; mais donez à la colé le tems de ſe ſecher, rien de plus ferme. Dès les comencemens donc, il n'y a rien que de nouveaux mariés ne doivent faire pour augmenter & fortifier entr'eux une bienveillance mutuelle; & c'eſt là ſur tout l'éfet d'une déference & d'une complaiſance réciproque. Car toute inclination qui n'a de fondement que la beauté & les graces du corps, eſt d'ordinaire de peu de durée.

X. Mais aprenez moi, je vous prie, comment vous vous y êtes priſe pour captiver vôtre Mari, & l'amener à vôtre façon de vivre.

E. Je vous le dirai volontiers, mais à condition que vous en uſerez de même.

X. Oui, ſi je le puis.

E. Rien de plus facile, pourvû que vous le vouliez tout de bon. Et vous y êtes encore à tems, car vous êtes jeunes tous deux, & je crois qu'il n'y a pas encore une année que vous êtes mariés.

X. Cela eſt vrai.

E. Je vous le dirai donc; mais entre nous s'il vous plait.

X. Cela va ſans dire.

E. Mon prémier ſoin fut de me rendre aimable à mon Mari, & de ne lui faire peine en rien. J'étudiois ſon goût & ſes inclinations; j'épiois les momens favorables pour

l'adoucir, & faisois attention à tout ce qui pouvoit ou le calmer ou l'irriter: En un mot je m'y prenois, come font d'ordinaire ceuz qui veulent aprivoiser des Eléphans, ou des Lions, ou d'autres pareils animaux, sur qui l'on ne peut rien par la force.

X. Tel est bien l'Animal avec qui je vis.

E. On n'a garde de se vétir de blanc, quand on aproche d'un Eléphant, ni de rouge quand c'est un Taureau; parce qu'il est conu, qu'à la vüe de ces couleurs ces Animaux entrent en fureur: On fait de même que le bruit du tambour transporte de rage le Tigre, au point de se déchirer soi même. Ceux qui soignent les Chevaux n'ont ils pas aussi leurs tons de voix particuliers, & leurs petites façons, soit de la langue, soit de la main, pour les calmer quand ils font les mauvais. Combien plus ne devons nous pas en user de même envers nos Maris, eux avec qui, bon gré malgré, nous avons à passer la vie, sous un même toit & dans un même lit?

X. Mais revenez à vous, je vous prie, & à vôtre Mari.

E. Après avoir bien étudié tout cela, je m'observois soigneusement, pour éviter tout ce qui auroit pû le blesser.

X. Mais coment? Cela est impossible.

E. D'abord, dans le soin du ménage,

qui eſt proprement le département de toute bone Mére de famille, je veillois ſans ceſſe, non ſeulement à ce que rien ne fût négligé, mais auſſi à ce que tout allat ſelon ſon goût, même dans les plus petites bagatelles; dans le choix des alimens, leur aprèt, l'arrangement de la chambre & du lit, & autres choſes pareilles.

X. Mais le moïen d'en uſer ainſi envers un Homè qui n'eſt jamais au logis, ou qui n'y eſt que plein de vin?

E. Patience, c'eſt où j'en veux venir. Si quelquefois je voïois mon Mari triſte, je me diſois auſſi-tôt que ce n'étoit pas le tems de lui parler; & je me gardois ſur tout alors de rire, ou de folatrer, come font d'ordinaire certaines Femmes; mais je prenois moi même un air triſte & rèveur. Il en doit être ici come d'un Miroir: Si la glace eſt bone, elle rendra toûjours fidèlement l'image de celui qui s'y regarde: De même il convient qu'une Femme ſe prête toûjours à la diférente humeur de ſon Mari; qu'elle ne ſoit pas gaie, lors qu'il eſt triſte; ni joïeuſe, quand il eſt irrité. S'il lui arrivoit quelquefois de ſe laiſſer trop emporter à ſon courroux, ou je tâchois de le calmer par de douces paroles; ou gardant le ſilence, je cèdois à ſa colère, juſqu'à ce qu'un peu rallentie, il fut en état, ou de la juſtifier, ou

d'écouter mes remontrances. Lui arrivoit il quelquefois auſſi de revenir au logis avec un verre de vin de trop, j'en uſois de mêmes; je ne lui diſois alors que de l'agréable, & je m'en tenois à des careſſes, pour l'engager à ſe mettre au lit.

X. Mais quel miſerable ſort que celui des Femmes, ſi, quoi que faſſent leurs Maris, qu'ils s'emportent, qu'ils s'ennivrent, & ſe livrent à tous leurs caprices, elles n'ont d'autre parti à prendre que celui de la complaiſance!

E. Eh, ma chére, cette complaiſance n'eſt-elle pas réciproque de leur part? Que de choſes n'ont-ils pas auſſi à ſuporter en nous! Il y a néanmoins toûjours certains momens, où, quand il s'agit de choſes ſérieuſes & de quelque importance, il eſt permis à la Femme d'admoneter ſon Mari; car pour des bagatelles il vaut mieux les leur paſſer ſans mot dire.

X. Et quels ſont donc ces momens?

E. Quand un Mari eſt tranquille & ſans afaires preſſantes, qu'il n'eſt ni ému, ni dans le vin. Alors ſeul à ſeul & ſans témoins, il faut l'exhorter, ou plûtôt le conjurer de réfléchir un peu mieux ſur tel ou tel cas, & d'avoir plus à cœur ſon Bien, ſa Réputation, ſa Santé, & ſur tout ſon Salut. Et ces exhortations mêmes il faut les aſſaiſoner

de quelque sel & de quelque gaïeté. Quelquefois même je stipulois du mien préliminairement, qu'il ne se fachat pas, si un petit génie de femme s'émancipoit á lui doner des avis, sur ce qu'elle trouvoit interresser son Honeur, la Santé, ou son Salut. Dès que j'avois dit tout ce qui convenoit, je rompois brusquement le Discours, & me jettois sur quelque autre sujet plus agréable. Car, ma chère *Xantippe*, nous avons presque toutes ce défaut, que dès qu'une fois nous avons comencé de parler, nous ne finissons point.

X. On le dit ainsi.

E. Sur tout j'avois soin de ne jamais reprendre mon Mari en présence de qui que ce fut, & de ne jamais abruver persone de nos petits démêlés; car ce qui ne s'est passé que seul à seul, s'en racomode d'autant plus aisément. Que s'il est question de choses, qu'une Femme ne puisse ni soufrir, ni espérer d'y remédier par ses admonitions, il est plus honète qu'elle s'en plaigne aux Parens de son Mari, qu'aux siens propres; & alors elle doit se plaindre avec tant de ménagement, qu'on voie qu'elle n'en veut qu'aux vices de son Mari, & nullement à sa Persone. Elle ne doit même pas tout dire, afin que le Mari s'en apercevant secrettement,

ment, ſoit charmé des ménagemens de ſa Femme.

X. Il ne faudroit pas être moins qûe Philoſophe pour faire tout ce que vous venez de dire.

E. De tels ménagemens nous en attireront de pareils de la part de nos Maris.

X. Il y en a d'incorrigibles, & ſur qui rien ne peut.

E. Quant à moi je ne le crois pas. Mais ſupoſè que cela ſoit; dites vous, que, quel que ſoit un Mari, on doit le ſuporter. Or combien ne vaut-il pas mieux le ſuporter tel qu'il eſt, & peut-être même rendu un peu plus traitable par de bones manières, que de le faire empirer de jour en jour par nos gronderies. Mais ſi je vous citois des Maris, qui en s'y prenant ainſi avec douceur, ont corrigé leurs Femmes, que diriez vous? Ne conviendriez vous pas, qu'il nous ſied encore tout autrement mieux, d'en uſer de cette façon envers eux?

X. Ceux que vous me citeriez, ſeroient donc l'antipode du mien.

E. Je conois très-particulièrement un Gentilhome, ſavant, & d'une conduite des plus régulières. Quand il ſe maria, ſon Epouſe n'avoit que dix ſept ans; & elle avoit toujours été élevée à la campagne; la plupart des Gentilshomes preférant ce ſéjour,

à cauſe du plaiſir de la chaſſe & de l'oiſellerie. A deſſein il l'avoit ainſi choiſie toute neuve, afin de la former plus aiſément à ſa façon. D'abord il voulut lui doner quelque teintute des ſciences, & lui aprendre la muſique; il voulut auſſi l'acoutumer peu à peu à lui rendre comte des Sermons qu'elle entendoit, & en general la former à tout ce qui pourroit lui être utile dans la ſuite. Tout cela étoit nouveau pour la jeune Epouſe, qui avoit paſſé toute ſa jeuneſſe à ne rien faire, au milieu des Domeſtiques & de leurs jeux, & ſans autre converſation que la leur: Auſſi en fut elle bientot ennuiée. Elle rejimboit contre ſon Mari, & dès qu'il vouloit la preſſer, elle ſe déſoloit de pleurer, & quelquefois même ſe jettoit à terre, ſe donant de la tête contre le plancher, comme ſi elle été laſſe de vivre. Cela ne finiſſant point, le Mari, diſſimulant ſon chagrin, propoſe un jour à ſa Femme d'aller avec lui à la campagne de ſon Beau Pére, pour un peu s'y récréer; ce qu'elle accepta bien volontiers. Arrivés là, le Mari laiſſe ſa Femme auprès de ſa Mére & de ſes Sœurs, & s'en va à la chaſſe avec le Beau-Pére. Là, ſeul avec lui, il lui raconte le tout, lui diſant, qu'en épouſant ſa Fille, il s'étoit flaté de trouver en elle une Compagne qui lui rendroit la vie douce; mais que bien loin de

là, elle faiſoit la revèche, ne déferant à aucun de ſes avis, & n'y répondant que par des pleurs & une déſolation continuelle; qu'il le ſuplioit de vouloir bien lui tendre main, & l'aider à la guerir de ſes travers. Le Beau-Pére lui répondit, que la lui aïant une fois donée pour Femme, cela ne le regardoit plus; qu'il devoit uſer de ſon droit; & que ſi les paroles ne ſufiſoient pas pour la ranger à ſon devoir, il devoit y emploïer la ſévérité, & même les coups. Je n'ignore pas mon droit, lui répondit le Gendre; mais j'aimerois bien mieux que, ſoit par habileté, ſoit par vôtre autorité de Pére, vous puſſiez lui faire entendre raiſon & la guerrir, que d'avoir recours à ce remede extrême. Le Beau-Pére lui promit enfin qu'il feroit de ſon mieux. Au bout d'une couple de jour, il épie l'occaſion d'être ſeul avec ſa Fille: Là d'un air des plus ſérieux, il lui repréſente à quel point elle étoit diſgraciée de la nature quant à la beauté; qu'elle n'en étoit pas plus aimable de mœurs & de caractère; & que dès là il avoit ſouvent craint de ne pouvoir lui trouver aucun Epoux. Cependant, ajouta-t-il, à force de ſoins & de peines j'ai tant fait que je t'en ai procuré un, & un, tel que la Fille la plus accomplie auroit pû le deſirer. Malgré cela, continua-t-il, ingrate ſur tout ce

que j'ai fait pour toi, & ne réfléchiſſant point ſur ton bonheur, d'avoir un tel Epoux, un Epoux qui ſans ſon excès de douceur & de bonté, ne daigneroit pas même te mettre au rang de ſes Domeſtiques. tu te rebelles contre lui! En un mot, il s'émut au point, qu'il ſembloit ſe faire violence pour ne pas en venir aux coups. Car c'eſt un Maitre home, qui fait de lui tout ce qu'il veut, & ſauroit au beſoin jouer toutes ſortes de rolles. Nôtre jeune Femme, moitié crainte, moitié touchée de la vérité de tout ce que lui diſoit ſon Pére, ſe jette à ſes pieds, le conjure d'oublier le paſſé, & lui promet qu'à l'avenir elle n'oubliera jamais ſon devoir. Le Pére lui pardona, & l'aſſura qu'il ſeroit toujours pour elle le plus tendre de tous les Péres, ſi elle s'acquitoit de ce qu'elle venoit de lui promettre.

X. Et puis, qu'arriva-t-il?

E. La jeune Femme, laiſſant là ſon Pére, retourne dans ſa chambre, y trouve ſon Mari ſeul, ſe jette pareillement à ſes pieds: Mon cher Mari, lui dit elle, jusqu'ici je ne vous ai point conu, & je ne me ſuis point conuë moi même: Ci après vous me verrez toute autre: Daignez oublier tout le paſſé. A ces mots le Mari la relève, l'embraſſe, & lui promet tout, pourvû

qu'elle perſévère dans ces bones diſpoſitions.

X. Et bien tint elle parole?

E. Aſſurément, & jusqu'à la mort. Il n'y avoit même rien de ſi abject qu'elle ne fit gaiement & de tout ſon cœur, quand elle pouvoit croire d'agréer en cela à ſon Mari. On vit naitre & s'affermir entr'eux l'amour le plus tendre: Et au bout de quelques années, on l'entendit ſouvent ſe féliciter de bon cœur, d'avoir rencontré un tel Mari; car ſans lui, diſoit elle, je ſerois la plus miſérable de toutes les Femmes.

X. De tels Maris ſont auſſi rares que des Corbeaux blancs.

E. Maintenant, ſi ce n'eſt pas abuſer de vôtre patience, je vous ferai auſſi l'hiſtoire d'un Mari, ramené à ſon devoir par les bones manières de ſa Femme. C'eſt un fait tout récent, & qui vient de ſe paſſer dans nôtre propre ville.

X. Je n'ai rien à faire, & vôtre entretien m'eſt des plus agréables.

E. Celui dont il s'agit eſt auſſi un Gentilhome d'aſſez bone Nobleſſe. Come la plûpart de ces Meſſieurs, il paſſoit ordinairement ſon tems à la chaſſe. Un jour donc à la campagne, il rencontra par hazard une jeune fille, dont la Mére étoit très pauvre. Nôtre Home, bien que déja d'un certain âge, en devint tout à coup paſſioné; telle-

ment que ſous prétexte de la chaſſe, il paſſoit ſouvent les nuits hors de chez lui, auprès de la belle. Sa Femme, Dame des plus vertueuſes, ſoupçonant je ne ſais quoi, à force de recherches, parvint à découvrir la vraie raiſon des fréquentes abſences de ſon Mari. Elle prend ſon tems, qu'elle ſavoit que ſon Mari n'y étoit pas, elle y va, je ne vous dirai pas bien où c'étoit; elle entre dans cette chaumière, s'informe de tout, cachant qu'elle étoit ſa Femme, & feignant d'être ſa Sœur; elle demande où il couchoit, d'où on lui procuroit du vin, quelle bone chère on lui faiſoit; car elle ne voïoit là ni meubles ni proviſions, & tout ne lui anonçoit qu'une extrême miſère: Elle s'en retourne, puis revient auſſitot, amenant avec elle un lict propre & comode, & quelque vaiſſelle d'argent, à quoi elle joignit une petite bourſe; diſant, que quand ſon Frére reviendroit, on devoit le bien recevoir & lui faire bone chère. Au bout de quelques jours il y revint efectivement, toujours à la dérobée. A la vuë de toute cette nouvelle propreté, & d'une table mieux ſervie, il témoigne ſon étonement & veut ſavoir d'où cela vient. On lui dit, qu'une brave Dame de ſes Parentes étoit venue là, il n'y avoit pas longtems, & avoit fort recomandé qu'on le traita mieux. Auſſitot il ſoupçone que

c'eſt ſa Femme. De retour chez lui, il lui demande ſi elle avoit été là: Elle ne le nie pas. Il lui demande en outre, dans quelle vuë elle y avoit conduit tout cet équipage. Mon cher Mari, lui dit elle, vous êtes acoutumé à vos petites aiſes; & come je voïois que vous ne les trouviez guères là, & que cependant vous aimiez à y aller, j'ai crû que je devois faire en ſorte que vous y fuſſiez mieux reçu.

X. Ah il y a de l'outré dans une telle bonté! Pour moi en place de lict, je lui aurois plutôt fait litiere d'orties & de chardons.

E. Mais écoutez la fin de l'avanture. Le Mari touché de la rare bonté de ſa Femme, & de ſa grande ame, ne lui fit plus aucune infidélité, & dès lors il prit ſes plaiſirs avec elle uniquement. Mais ne conoiſſez vous point Mr. Gilbert le Holandois?

X. Oui, je le conois.

E. A la fleur de ſon âge, il épouſa, come vous ſavez, une fille déja ſur le retour.

X. Ce fut moins la Fille qu'il épouſa, que ſa dot.

E. Vous avez raiſon. Bientôt dégouté de ſa Femme, il s'amouracha de je ne ſai quelle Fille, avec qui il alloit ſouvent ſe divertir, de façon qu'il ne mangeoit que rarement chez lui. Qu'auriés vous fait en pareil cas?

X. Ce que j'aurois fait? J'aurois trainé

par les cheveux la Droleſſe; & quant au Galant, je l'aurois régalé du pot de chambre au ſortir du logis, pour s'en aller ainſi à ſes plaiſirs parfumé de la bone façon.

E. O que cette Dame s'y prit bien plus ſagement! Elle invitoit de tems en tems chez elle la Maitreſſe de ſon Mari, & lui faiſoit accueil. De cette façon, ſans y employer d'autre charme, elle trouvoit moïen de le retenir, au moins alors, au logis. Et quand il lui arrivoit d'aller ſouper chez la Belle, elle y envoïoit quelque fin plat, leur mandant de ſe bien égaïer.

X. Moi, la maquerelle de mon Mari! J'aimerois mieux mourir.

E. Mais penſez y bien. Cela ne valoit il pas mieux, que de faire la mauvaiſe, d'aliener entièrement par là ſon Mari, & de vivre dans une guerre perpétuelle?

X. J'avouë qu'il y a moins de mal. Mais pour moi cela me ſeroit impoſſible.

E. Je ne vous alleguerai plus qu'un exemple de ce genre: C'eſt nôtre propre voiſin, honête & brave Home, mais un peu trop colère. Un jour il s'oublia jusqu'à fraper ſa Femme, qui a beaucoup de mérite. Celle ci ſe retira dans ſa chambre, pour y doner eſſor à ſes larmes & à ſes ſanglots, & ſoulager ainſi ſa douleur. Quelques momens après, le Mari ayant eu ocaſion d'y

entrer, & la trouvant toute désolée; Quoi donc, lui dit il? Pleurer & sangloter ainsi comme les enfans? Eh, lui répondit elle sagement, ne vaut il pas mieux que je déplore ici secrètement mon malheur, que d'aller faire le vacarme dans la ruë, come font tant d'autres Femmes? Une parole si touchante perça le cœur du Mari: Il lui tendit la main, l'embrassa, & lui promit que de sa vie rien de pareil ne lui échaperoit. Aussi lui a-t-il tenu parole.

X. Et moi aussi j'ai obtenu cela de mon brutal, quoi que d'une toute autre façon.

E. Fort bien; mais vous n'en vivez pas moins dans une guerre continuelle.

X. Mais que voudriez vous donc que je fisse.

E. Il vous faut d'abord, fermer les yeux à tous les torts de vôtre Mari, & tacher de gagner son cœur par toutes sortes de bons ofices, par de la douceur & de l'affabilité. Vous le captiverez enfin, ou du moins vous vous le rendrez beaucoup plus traitable que vous ne l'avez éprouvé jusqu'ici.

X. Ah il est trop féroce: Non, jamais rien ne sauroit l'humaniser.

E. Ne dites pas cela, ma chére. Il n'est point d'animal si féroce, qu'à la fin l'on n'apprivoise: Desespéreriez vous donc d'un Home?

Eſſaïez quelques mois, & ſi vous ne vous trouvez pas bien de mon conſeil, faites m'en des reproches. (*)

X. Il m'eſt impoſſible d'être affable envers un tel Mari.

E. Vous avez cependant tout interret à ce qu'il ceſſe d'être tel que vous le dites. Mais dites moi, ſi come une autre *Circé* vous aviez le pouvoir de changer vôtre Mari en Pourceau, ou en Ours, le feriez vous?

X. Je n'en ſais rien.

E. Vous n'en ſavez rien? Eh, aimeriez vous donc autant un Pourceau pour Mari, qu'un Home?

X. *Vraiment j'aimerois mieux un Home.*

E. Et bien: Si par l'art de *Circé* vous pouviez, d'un yvrogne, en faire un home ſobre; d'un diſſipateur, un œconome; d'un faineant un home laborieux, ne le feriez vous pas?

X. Sans doute que je le ferois. Mais qui me donera cet art?

(*) Ceux qui voudront ſe doner la peine de conſulter l'original, trouveront ici quelques interlocutions ſuprimées. On a craint qu'elles ne bleſſaſſent certaines perſones. Quoi qu'il en ſoit, & dans le doute, on a crû que la ſuite & le but du Dialogue ne perdoient rien à ce petit retranchement.

E. Cet art, vous l'avez en vous même; il ne tient qu'à vous de l'emploïer. Bon gré, malgré, vôtre Mari ſera toujours vôtre Mari, & vous ne ſauriez vous ſéparer. Plus vous travaillerez donc à le rendre meilleur, plus vous travaillerez à vôtre propre bonheur. Vous n'avez des yeux que pour ſes défauts, & même la haine vous les exagére: Vous le ſaiſiſſez toujours par une anſe, par laquelle vous ne ſauriez le tenir. Conſiderez plutôt ſes bons endroits, & ſaiſiſſez le par cette anſe; ce n'eſt que par là qu'il eſt tenable. C'eſt avant que de vous marier, que vous auriez du examiner ſes défauts; c'en étoit alors le tems. Pour faire choix d'un Epoux, vous ne deviez pas y emploïer vos yeux uniquement, mais auſſi vos oreilles. Maintenant il s'agit de remèdes, & non d'acuſations.

X. Bon! Vit on jamais Fille ſe marier par les oreilles?

E. Ne faire attention qu'à la bone mine c'eſt ſe marier par les yeux: Et c'eſt ſe marier par les oreilles, que d'examiner ſoigneuſement ce que le public dit d'un Epoux, & pour qui il paſſe.

X. Vous parlez à merveilles, mais c'eſt trop tard.

E. Il n'eſt jamais trop tard pour travailler

à coriger un Mari. Et ce qui en cela ne vous favorisera pas peu, c'est quand vous lui aurez doné un poupon.

X. Cela est déja fait.

E. Et quand?

X. Il y a déja quelque tems.

E. Combien à peu près?

X. Environ sept mois.

E. Qu'est-ce que j'entends? Vous avez voulu sans doute renouveller l'ancien Proverbe: *Agens fortunés, enfans de trois mois.*

X. Point du tout.

E. Il faut bien que cela soit. Comptez depuis vos Noces.

X. C'est qu'avant nos Noces, j'avois eu avec lui je ne sai quelle conversation.

E. Eh! Les Enfans naissent ils d'une conversation?

X. Par hazard nous nous trouvames un jour seuls; il se mit à badiner & je ne sai comment au bout de quelques jours le ventre commença à me grossir.

E. O ne dites plus de mal d'un tel Mari. Si, ne faisant que badiner, il fait devenir Pére, que sera-ce quand il s'y mettra tout de bon. Mais permettez moi une petite question: Lors de vôtre prémiere conversation, vous étez vous déja fait des promesses?

X. O oui.

E. Votre faute en est donc plus pardon-

nable. Eſt ce un garçon que vous avez ?

X. Oui.

E. Et bien, il vous raccomodera avec vôtre Mari, pour peu que vous vous y prêtiez. Mais que diſent de vôtre Mari vos Amies, & ceux avec qui il eſt en liaiſon ?

X. Chacun le dit bon enfant; afable, liberal, ſerviable.

E. Tout cela me fait d'autant mieux augurer ſon changement.

X. Il n'y a que moi avec qui il ſoit tout le rebours.

E. C'eſt pourquoi montrez vous envers lui telle que je vous ai dit; & traitez moi de menteuſe, s'il ne devient pas à vôtre egard ce qu'il eſt envers chacun. Conſiderez auſſi, qu'il eſt encore jeune: Je ne crois pas qu'il ait 24. ans; ainſi il ne faut pas s'étoner, qu'il ne ſache pas encore bien ce que c'eſt que d'être Pére de famille. Deſormais donc ne vous laiſſez plus aller à des idées de divorce.

X. J'y ai pourtant penſé bien des fois.

E. Si jamais cette penſée vous revenoit, réfléchiſſez d'abord ſur le peu de cas qu'on fait generalement d'une Femme divorciée. Dites vous enſuite, que la gloire d'une honnête Femme, c'eſt de ſavoir plier ſous ſon Mari. Tel eſt l'ordre de la Nature; telle

eſt la volonté de Dieu, c'eſt *que la Femme ſoit entiérement ſoumiſe au Mari.* (*) Ne fiſſiez vous que cette ſeule réflexion, qu'apres tout c'eſt vôtre Mari, & que tant qu'il vivra vous ne ſauriez en avoir d'autre. Enfin penſez auſſi à cette petite créature, qui eſt vôtre commun ſang. Qu'en feriez vous? Si vous vouliez prendre cet enfant avec vous, vous en fruſtreriez le Pére. Voudriez vous le lui laiſſer? Mais ce ſeroit vous priver vous même de ce que vous avez de plus cher. Enfin, dites moi je vous prie, n'avez vous point d'ennemies & de malveillantes.

X. Que trop: Ce ſont *mes deux* Belles-méres, la ſeconde Femme de mon Pére, & la Mére de mon Mari, qui n'en fait pas moins qu'elle.

E. Elles vous en veulent donc toutes deux?

X. Si elles m'en veulent? Elles voudroient me voir morte.

E. Et bien, rapellez vous les auſſi; car qu'eſt-ce qui pourroit leur faire plus de plaiſir, que de vous voir ſéparée de vôtre Mari, de vous voir Veuve, & pis que Veuve? Car une Veuve peut du moins encore ſe remarier.

X. Aſſurément vous me donez là un bon

(*) Epheſ. V.

conſeil. Mais ma tâche ſera de longue haleine, & elle me rebute déja d'avance.

E. Eh, conſiderez un peu toutes les peines que vous vous êtes données, pour aprendre à vôtre perroquet à prononcer ſeulement une couple de mots.

X. En éfet il m'en a doné beaucoup.

E. Quoi donc? Vous repugneriez aux ſoins de former un Mari, un Mari avec qui vous avez à paſſer la vie, & qui peut vous en faire toute la douceur? Quelles peines ne ſe done-t-on pas tous les jours pour dreſſer un Cheval? Et nous aurions regret à celles que nous prendrions, pour nous faire tirer meilleur parti de nos Maris?

X. Mais que me faut-il donc faire?

E. Je vous l'ai déja dit; je vous le répeterai ſi vous voulez. Aiez d'abord ſoin de tenir tout bien propre chez vous, en ſorte que rien n'y déplaiſe à vôtre Mari, & ne le chaſſe pour ainſi dire du logis. Soïez afable envers lui, obſervant néanmoins toujours ce reſpect qu'une Femme doit à ſon Mari. Soiez toujours gaie, mais ſans éfronterie; Toujours propre, mais jamais laſcive. Aïez un bon ordinaire. Vous conoiſſez le gout de vôtre Mari: Servez lui ce qu'il aime le mieux. Montrez vous auſſi civile & afable envers ſes Amis, & les reto-

nez souvent à manger. Alors sur tout, que vôtre table soit bien servie, & que tout y respire la joie. Enfin, si quelquefois en petite pointe de vin, vôtre Mari prend son Luth, joignez vous à lui, & l'accompagnez de la voix. De cette façon vous l'accoutumerez à se plaire chez lui, & à y rester, & par ce peu de dépense, vous mettrez fin à l'énormité des siennes. Car tot ou tard il se dira: Je suis assurément un grand fou, de me ruiner ainsi de bien & de réputation, en courant après des gueuses; tandis que j'ai chez moi une Epouse tout autrement aimable, qui me chérit véritablement, & auprès de qui, quant à la propreté, & la bone table, il ne tient qu'à moi de me trouver très-heureux.

X. Mais si j'en fais l'essai, croïez vous que j'y réussisse?

E. Aussi vrai que vous me voïez, & je vous en répond. Cependant je parlerai aussi à vôtre Mari, & l'exhorterai à son devoir.

X. J'approuve fort ce dessein. Mais prenez garde qu'il ne soupçone que je vous aie parlé de lui. Il feroit le vacarme, & mettroit tout sens dessus dessous.

E. Ne craignez rien. J'userai si bien de détours, que je l'engagerai à m'aprendre

lui même vos brouilleries. Par là il me donera lieu de lui dire tout ce qui convient ; ce que je ferai à ma manière, avec toute la douceur & les ménagemens poſſibles, & même avec careſſes ; en ſorte que j'eſpère qu'il reviendra à vous plus ſage & plus raiſonable. Je ne me ferai même point ſcrupule d'un petit menſonge, en lui diſant, que par occaſion vous m'avez parlé de lui, dans les termes les plus afectueux & les plus tendres.

X. Dieu veuille tourner tout à bien.

E. Auſſi fera-t-il. Jamais il ne nous manque au beſoin : Seulement ne vous manquez pas à vous même.

(*) *Pag.* 726. *lin.* 3. defirer *liſez* defigurer.

REFLEXIONS

Sur le Luxe.

DEmanderai je grace pour ma Plume novice ? Non ſans doute ; le ſentiment m'inſpirera mieux que tout l'Eſprit des *Voltaires* ; je parle du Luxe. Philoſophes, qui doutés encore ſi le Luxe eſt un mal, ce n'eſt pas à vous que je parle. Scholaſtiques, qui demandés gravement, qu'eſt-ce que le Luxe ; allés à l'Ecole de l'Humanité, liſés les Anales du Monde, & répondés. Politiques, qui prétendés que le Luxe fait la ſplendeur des Etats. . . . . Mais ſans entrer dans de ſubtiles Diſcuſſions, je n'appellerai pas poſitivement Luxe, la jouïſſance de quelques ſuperfluités, excluſivément à la multitude : Non ; que *Créſus* abſorbe la graiſſe, mais qu'*Irus* ne périſſe pas d'inanition : Qu'au-de-là du néceſſaire phiſique, le Riche pouſſe ſes inſatiables deſirs ; mais que chacun l'ait ce néceſſaire. Voici quelques Réflexions.

L'Hôpital eſt la plus triſte reſſource pour

ce qu'on apelle des Homes d'honeur, qui ont du sentiment. Préjugé, se récriera-t-on? Eh! veut-on que le sort le plus triste, soit celui préciſément où l'Home ait le plus de force & d'élevation.

Philon eſt un Home de bien, Ami de la Vertu, complaiſant, afable pour qui l'aproche; ſon Art ne lui fournit qu'avec peine de quoi entretenir une nombreuſe Famille; il baiſſe lui même; l'âge apeſantit ſes bras nerveux, ſous leſquels tremboient jadis les Inſtrumens de ſon travail; l'afreuſe Indigence ſe préſente à lui; cent fois ſes yeux ſe mouillent de larmes: Il frémit au ſeul nom d'aſſiſtance & d'Aumone: Hélas! les dédains & les prétenſions de nos Bienfaiteurs ne l'autoriſent-ils pas dans ſes craintes? L'Home s'acroche avidement a tout ce qui paroit augmenter l'orgueil de ſon Individu; il contemple avec une amère pitié ces victimes du Luxe & du mépris public, il s'aplaudit des dons legers qu'*aucune de ſes Mains n'ignore*; il ſe trouve fort vertueux de prendre ſur un inſultant ſuperflu de quoi prolonger la pénible éxiſtence d'un Etre ſemblable à lui, & s'il jette un os au pauvre *Lazare*, il ſe croit en droit de dévorer inſolemment tout ce que la Terre & la Mer païent à ſon indiſcrète Cupidité. Après cela,

cela, le Riche veut dans celui qu'il empêche presque de mourir, une bassesse rampante, seule capable de flater sa stupide Vanité; come si la misere, bien loin de la diminuer, n'augmentoit pas nôtre sensibilité: Et si le préjugé seul fait frémir celui qui reçoit, combien n'y ajoutera point encor l'air & le ton de celui qui done? Un tel a peine à vivre; qu'il aille à l'Hopital. C'est un refuge, il est vrai. Mais l'Home de la chair, qui voit plus la main que le don, tressaillit de douleur à cette affligeante perspective. Il n'apartiendroit qu'à un *Rousseau* de faire rougir le *superbe dispensateur* d'Aumones, & d'avilir à ses yeux son Bienfaiteur étoné de l'être. Mais tous sont-ils des *Rousseaux*? Si cela étoit, il n'y auroit point de malheureux. Qu'on me permette de presser cette consideration comune en aparence, mais à laquelle on ne fait guère atention. Je ne parle pas de ces malheureux endurcis par les glaces de la misere, qui ne voient plus que la nécessité de vivre, qui n'entendent plus d'autre cris, que celui de la Nature; leur sensibilité épuisée n'a plus d'autre objet que celui de soutenir un Cadavre palpitant. Mais je parle de ces Infortunés dont les soufrances domestiques ne sont adoucies par aucune compassion étrangére,

qui

qui preſſent ſans ceſſe dans leur Cœur, les chagrins qui les rongent; foibles vertueux, trop ſenſibles au mépris des petites Ames, enchainés par les ſollicitations d'une Famille qui s'atend à eux, par les prétenſions d'un Luxe rélatif, à l'entretien duquel eſt atachée la mépriſable eſtime de ſes Amis. L'Home n'eſt pas fait pour le mépris: Le ſentiment de nôtre excellence naturelle ne nous abandone que rarement. Si les Homes étoient vertueux, que la pauvreté ſeroit ſuportable! Mais tels qu'ils ſont, il faut des éforts violens, pour faire aux moins durs d'entr'eux le triſte aveu de ſon indigence. C'eſt les Pauvres dont je parle, qui font le plus grand nombre; voilà les victimes innombrables, quoique les plus ignorées, des préjugés & des horreurs qu'enfantent nos Sociétés. Dans une aſſés comune médiocrité, je puis voir aiſément la miſère ſous toutes ſes diférentes formes; ainſi les rigueurs de l'Hiver préparent dans *Genève* ſeule à plus de deux mille Familles, des ſoucis & des inquiétudes deſſèchantes, pour ne rien dire de plus. Faut-il être ſi Philoſophe, faut-il avoir une Ame ſi humaine, pour ſentir le contraſte afreux de cet état de langueur à l'état brillant de nos Riches? Mon Ame s'indigne au dedans de moi, quand je vois celui-là

ſur

ſur un Fauteuil doré, s'égaiant à la vûe d'une flame impétueuſe, qui défend aux frimats de l'aborder, & qui le laiſſe ignorer que des milliers de ſes Fréres ne conoiſſent les Dons du Créateur que par leur douloureuſe privation. C'eſt le Luxe qui renverſera nôtre République : C'eſt parce que la fauſſe grandeur des Monarchies comence à éblouir nos Citoiens, que tel Home conſume pour chaque Individu de ſa Famille, ce qui ſufiroit à l'entretien d'une Famille entiére ; c'eſt parce que les Intérêts ſe ſéparent, que les Enfans réunis autour d'un Foier comun ne reçoivent plus come *autrefois* avec docilité les ſimples *Inſtructions* d'un Pére & d'une Mére tendre ; mais qu'iſolés dans une Chambre, ils conſument un bois inutile, tandis que cet aliment du feu renchérit *ſans* ceſſe, & met les autres dans l'impoſſibilité d'en faire aucune proviſion : Que des Batimens s'élevent ſans ceſſe & ne ſont ocupés que par des Gens de Lettres, des oiſifs ennuiés ; que les pauvres toûjours immolés ſe ruinent pour ſe garantir des injures de l'air ; c'eſt parce que nos *Genevois* vont puiſer dans la Capitale d'un Etat voiſin l'amour du faux & du brillant ; c'eſt parce que l'on comence à ſubſtituer ici le frivole étalage du Luxe deſpotique, à la ſimple, mais auguſte li-

berté,

berté ; c'eſt parce que. . . . Mais tirons le voile ſur cet afreux Tableau. Je continuerai dans la ſuite mes Réflexions ſimples & patriotiques. J'écris pour le Peuple, qui a du bon ſens ſans eſprit, & non pour les Savans & les Grands, qui n'ont pas même toûjours l'un ſans l'autre. Qu'on m'accuſe de deſcendre dans de petits détails ; je répondrai que l'amour de l'humanité anoblit tout.

L'ABEILLE LITERAIRE

XII. ESSAI.

L'Ame des Betes.

Hæc exempla secuti
Esse Apibus partem Divinæ Mentis & haustus
Æthereos dixere.

Suite *du Plaidoïer du* Cartésien *.

Dieu a pû faire des Bêtes autant d'Automates, je l'ai démontré: C'est à la Raison à nous convaincre s'il l'a réellement fait. Interrogeons donc cette Lumiére intérieure, qui nous aprend à croire ou à douter, & soïons dociles à sa Voix. Elle nous répond 1°. Que l'opinion qui done une Ame aux Bêtes, détruit sans ressource la diférence essentielle, qu'il y a entre l'Home & la Brute 2°. Qu'elle done une idée fausse des Opérations du Créateur, & qu'il en résulte des Conséquences injurieuses a sa Majesté suprême.

* Voïés l'Essai précédent, Journal de Septembre p. 293.

La ſupériorité de l'Home ſur les Bêtes eſt une vérité ſans replique; donc toute opinion qui done ateinte à cette ſupériorité doit par là même être rejettée: Or je l'ai déja dit & je le répéte, ſi l'on acorde une Ame aux Brutes, c'en eſt fait de cette diſtinction.

„ Quoi, reprend avec chaleur un Antagoniſte, qui ſe plait à enfler le Catalogue „ des propriétés de l'Eſprit humain, quoi „ ces rares prérogatives dont nous jouiſſons „ & dont les Animaux ſont privés, ne ſuffiſent elles pas à nôtre vanité? Les Bêtes „ ſont-elles, come nous, doüées d'une Raiſon éclairée, qui ſait comparer les divers „ moïens avec la fin, qui ſe détermine enſuite pour le plus éficace? Ont elles, come nous, un diſcernement fin, une invariable Liberté d'élection entre le *vouloir* & le *non-vouloir* & même entre diverſes „ volontés? Cette Imagination que l'Home ouvre come un Livre & qu'il referme de „ même? Cette Mémoire, Recueil précieux des images de mille objets, depuis le „ Soleil juſqu'au moindre Atome? Cet Eſprit qui raſſemble ſans confuſion le paſſé „ avec le préſent, qui par des Raiſonemens „ précis perce juſques dans l'avenir; qui „ cultive, qui perfectione les Sciences & les Arts? Ces deſirs de l'ho-

„ nête, de l'immortalité, de la gloire &c. !
„ Ah ! que l'Home eſt grand ! Que de de-
„ grés l'élèvent au deſſus des Bêtes !

Etalage plus ſpécieux que ſolide : Il part d'un home enyvré de ſon excellence, & qui veut être tout à la fois Juge & Partie. Eſſaïons de le réfuter. Aprochés donc éloquent Déclamateur & conſiderés le Formicaléon, ce petit Animal informe & à peine ébauché, qui ne vit que de ſang & qui ne s'ocupe que des moïens artificieux d'atraper ſa proïe: Enfermé dans le Sable, il s'y meut, il s'agite, il s'empreſſe d'y former la figure réguliére d'un Cône renverſé. Se plaçant enſuite au ſomet, il y demeure couvert. Jettés lui une Fourmi, il s'anime d'une nouvelle ardeur, il répand le Sable ſur elle & le jette à coup redoublés : Il l'étourdit, l'entraine, ſe déſaltére de ſon ſang, & pour ne laiſſer aucune trace, aucun ſoupçon de l'action barbare qu'il vient de comettre, il rejette au loin le Cadavre. Il arange alors ſon ſable de nouveau, & ſe remet en ſentinelle.

Je ne puis citer ici d'exemple plus concluant; mais j'en puis doner de plus familiers. On fait couver à une Poule des œufs de Canne : A peine cette petite Famille eſt-elle ſortie de la coque, qu'elle court à l'eau. A ce ſpectacle, la Poule tremble pour des

Enfans ; qu'elle croit les ſiens. Elle s'alarme & les rapelle par ſes cris. Quand elle voit cependant qu'ils bravent les flots, elle étend ſes ailes ; on diroit qu'elle va s'élancer dans l'eau & les ſuivre ; mais rien ne peut la déterminer à cette indiſcrétion : Elle reſte conſtamment ſur le rivage.

Et le Chevreau, qui vient de naître, nous fournit un trait moins étonant ! Préſentés lui dans diférens Vaſes, de l'Eau, du Vin, du Lait, d'autres Liqueurs ; il les flaire l'une après l'autre, & ſans héſiter, ſans ſe tromper, il s'en tient au Lait. Voilà les Faits ; tirons en des Conſéquences. Je ne ſçais ſi ce petit Chevreau raiſone ou non, mais je ſoutiens qu'il agit come s'il raiſonoit. Je n'en veux pour preuve qu'un Enfant au Berceau. Quel contraſte ! L'Animal ſait diſcerner la nourriture qui lui eſt propre ; l'Enfant ne le ſçait pas ; il avaleroit ſans balancer du poiſon pour du lait. D'où cela vient-il ? Me dira-t-on que l'Enfant eſt incapable de choix, parce qu'il n'a point de Raiſon ? Je répondrai que le Chevreau faiſant un choix & même infaillible, le fait donc parce qu'il raiſone. Si cela eſt, les Brutes ont donc auſſi la Raiſon en partage. . . . Si la tendreſſe pour des petits qu'elle a couvés pouſſe ſi fortement la Poule à les aller rejoindre,

quel eſt le motif qui la retient? Eſt-ce prudence? Eſt-ce la voix de la Raiſon? Elle en a donc: Ou ſi elle n'en a pas, d'où lui vient la crainte du danger? Ce Formicaleon, m'anonce-t-il moins de conoiſſances? Il donne au Sable une figure d'une exactitude géométrique; il eſt donc Géomètre, je veux dire, qu'il calcule, qu'il raiſone, qu'il aprofondit. Je finis en deux mots. Ou c'eſt l'Ame de ces Animaux qui les fait agir ainſi, avec une préciſion plus que mathématique, ou ce n'eſt pas elle: Si ce n'eſt pas elle, qu'on avoüe donc qu'elle eſt inutile pour expliquer les actions des Animaux, & que c'eſt en vain qu'on leur en acorde une; Si leur Ame eſt au contraire le principe & le mobile de leurs Actions, cette Ame raiſone donc, & même, j'oſe le dire, raiſone plus parfaitement que la nôtre. Où eſt maintenant nôtre ſupériorité?

Il n'y a point ici de faux fuïant: Les faits ſont certains & l'alternative que je propoſe eſt ſans milieu. Envain le Vulgaire peu philoſophe, & qui juge de tout par préjugé, par caprice, viendra-t-il me dire, come il le répéte tous les jours, que c'eſt l'*Inſtinct*, qui conduit ces Animaux. L'Inſtinct! Que ſignifie ce terme bizare? S'il eſt vuide de

ſens,

qu'on rougiſſe de s'en ſervir; s'il en a un, qu'on me le dévelope. Quant à moi je ne conois que deux ordres d'Etres, les Eſprits, les Corps. Si cet Inſtinct eſt matiére, les Brutes ſont donc de pures Machines; s'il eſt Eſprit, il n'en fait pas moins pour ma cauſe, car ou cet Eſprit raiſone, ou ne raiſone pas. S'il ne raiſone pas, il n'eſt certainement point l'Auteur des actes merveilleux que j'ai raportés. S'il raiſone, voila les Brutes égales à nous; les voila ſupérieures à nous. *Solvat Oedipus.*

2°. *On fait ſoner bien haut la comparaiſon des moïens avec la fin, & l'on en gratifie l'Home ſeul dans la nature.* Qu'ils viennent donc encore une fois ces Cenſeurs orgueilleux conſiderer l'induſtrie de l'Oiſeau qui fait ſon nid! Il veut conſtruire un Berceau comode pour ſes Petits; c'eſt ſa fin. Il a diverſes matiéres plus molles & plus délicates les unes que les autres, qu'il peut emploïer; ce ſont ſes moïens. Le coton & le duvet lui paroiſſent plus propres, voilà le choix; s'il n'en trouve pas, ſa tendreſſe ingénieuſe lui aprend qu'il a des plumes ſous l'Eſtomac; il les arrache avec le bec... Qu'ils éxaminent ce Canard, qu'un Chien pourſuit de près. Il veut échaper à ſon Enemi. Le prémier moïen dont il uſe c'eſt de nager avec toute

la célérité dont il eſt capable. Si le danger preſſe, il ſe plonge ; enſuite revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il ne ſe montre pas tout entier, mais une ſeule partie de ſa tête, afin de tromper l'eſpion qu'il a déja mis en défaut. . . Qu'ils jettent enfin les yeux ſur ce Chien, qui aperçoit un Morceau de Viande ſur une table. Il a deux moïens de s'en rendre Maitre, l'atteindre de plein ſaut ou ſe ſervir d'une chaiſe voiſine come de degré. Le premier eſt plus court ; l'autre plus ſûr ; il préfére le dernier. S'ils ne trouvent point en tout cela de choix, de diſcernement, de comparaiſon des moïens avec la fin, je ne ſçais où ils en pourront trouver.

Mais ſuivons un inſtant ce joli Chat, objet chéri de ſa Maitreſſe. Elle vient de l'admettre à ſa table ; où elle lui a prodigué ſans meſure de friands Morceaux : Que fera-t il maintenant ? Ira-t-il recevoir les tendres careſſes, qu'on lui renouvelle toûjours avec plaiſir ? Ce Sopha qui ſemble l'inviter à un tranquile Someil ſera-t-il préféré ? Se décidera-t il, pour ce Rideau que le Zéphir agite, & qui lui ſert ſi ſouvent de jouet. Rien de tout celà ; *Mitis* miaule ; on lui ouvre la porte, il eſt ſorti : Je le vois dans ce réduit obſcur,

obſcur, où il ſe tient en ſilence le pied ſuſpendu & l'œil au guet. Déja les Souris

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats ;
Puis reſſortant font quatre pas
Puis enfin ſe mettent en quête,
Mais, voici bien un autre fête !

Le chaſſeur ſaute deſſus, en atrape une des plus pareſſeuſes & s'en joüe. Tant que la Gent *trote menu* ne s'eſt pas fort écartée de ſon trou, *Mitis* eſt demeuré immobile. Il calculoit qu'elles rentreroient dans leur nid avant qu'il pût s'en ſaiſir. Le moment précis s'ofre enfin, c'eſt ce qu'il deſiroit, il en profite. Qu'il lui a falu de détours, de patience, d'atention, de fineſſe, de choix, pour venir à ſon but! Avoüons le encore une fois, ce Chat eſt l'emblême de l'Home qui recherche les plaiſirs : Il fait tout ce que nous faiſons. Si ſa conduite n'eſt pas mieux combinée, peut-être eſt-elle du moins plus conſtante & mieux ſoutenüe. Cette obſcurité qu'il choiſit, ce profond ſilence, qu'il garde, cette ardeur qu'il ſait moderer & maitriſer, juſqu'à l'inſtant favorable, nous donent ſans doute des leçons

c'eſt dans ce ſens que ce Conteur aimable du Siécle paſſé diſoit

Tout parle dans la Fable, & même les Poiſſons :
Ce qu'ils diſent s'adreſſe à tous tant que nous ſomes,
Je me ſers d'Animaux, pour inſtruire les Homes.

Je reprens. Si ces démarches prudentes ſont chez *Mitis* le fruit de la réflexion, en quoi ſomes nous ſupérieurs à lui ? Si elles partent d'une cauſe, d'une impulſion étrangée, c'eſt donc une Machine, un Automate, qui ne ſe meut pas de lui même, mais qui eſt mû.

3°. Non, je n'aurois jamais crû que pour démontrer ſa Supériorité, l'Home oſat ſe ſervir de ce qui ne prouve que ſa foibleſſe. „ Nous conoiſſons mille choſes, dit-il, qui „ ſont autant d'Enigmes pour les Brutes " Je le diſpenſe d'entrer ici dans le détail des Conoiſſances humaines & je répons en deux mots, que ces Brutes, qu'il veut mettre au rabais, ſavent naturellement ce que nous n'aprenons qu'avec peine. Sans s'éfraier de l'immenſe étendue des Eaux, ſans demander le chemin, l'Hirondelle part pour aller en d'autres Climats, & jamais elle ne s'égare. Pourquoi donc le Pilote-a-t-il beſoin de la Bouſſole, pour guider ſa marche incertaine ? L'Agneau naiſſant n'a jamais vû

le Loup. S'il en rencontre un, il le fuit. Le jeune Sanglier n'a point eû de maitre, & il conoit l'uſage de ſes défenſes; le Bélier celui de ſa Tête; l'Abeille celui de ſon Aiguillon. . . Il m'en coute de m'arrêter en ſi beau champ; mais il faut conclure. Quoi! ſans art, ſans culture, ſans ſcience, ſans Logique, ſans Géomètrie, ſans conſeil, ſans déliberation, les Brutes agiſſent à coup ſûr, & l'Home après bien des ſueurs & de pénibles ſpéculations ſe trompe encore! . . Que de prodiges! Si on les attribüe à la direction d'une Ame, ils prouvent trop; ſi on ne les y atribüe pas, ils ne prouvent rien.

4°. Finiſſons par l'éxamen de ces deſirs de l'honête, de ces vertus morales, de cet amour de la Gloire, qu'on nous atribüe à l'excluſion des Animaux. Eſt-il donc bien vrai, que nous ſomes plus doux, plus afables, plus dociles, que certains d'entre eux qui ſe dreſſent à nôtre gré & qui nous fourniſſent une image agréable de Société, d'amitié, de tendreſſe? Chez nous par éxemple, l'on ſe déſeſpére de la perte d'un objet chéri; mais le tems s'écoule & le tems ramène les plaiſirs. En eſt-il de même de la fidèle & innocente Tourterelle? Si la cruelle main de l'Oiſeleur ne lui done pas la mort, c'eſt la douleur qui la conſume.

II. LETTRE.

Sur les précautions à prendre en faveur d'une Famille.

LA tendreſſe de mon Epouſe pour ſon Enfant ſembloit augmenter chaque jour. Les peines qu'elle prenoit, loin de lui être à charge, paroiſſoient au contraire ſe changer en plaiſirs; tant il eſt vrai que nous trouvons dans la pratique de nos Devoirs un ſource de ſatisfaction, que rien n'eſt capable d'alterer. Aiant donc lieu d'être abſolument tranquile ſur la façon dont mon Fils ſeroit ſoigné pendant ſes prémiéres Années, je ne m'ocupai pendant ce tems là, que des moiens de lui faciliter l'aquiſition des Conoiſſances les plus néceſſaires & de lui préparer tout ce que je croiois pouvoir y contribuer. Il entroit dans mon Plan de faire ſervir les Jouets même de l'Enfance à ſon Inſtruction. Pour cet éfet, il faloit en inventer de plus utiles que ceux dont on ſe ſert ordinairement. J'ai toûjours crû que le vrai moien d'imprimer les Evénemens dans la mémoire étoit de les préſenter aux yeux d'une maniére ſenſible. Les Lectures, quoique ſouvent répétées, ne ſu-

fiſent point encore pour nous bien enſeigner. De là vient qu'un Voiageur ſe rapelle infiniment mieux les Endroits qu'il a parcourus, que tous ceux dont il a ſimplement lû les Deſcriptions. Dans ce principe, je me propoſois donc de faire, come l'on dit, toucher *au Doigt & à l'Oeil* ce que je voulois aprendre à mon Fils. Je ne ſouhaitois point que ces prémiéres conoiſſances euſſent pour objet l'Etre tout parfait. Ce ſont de ces Notions trop élevées pour l'Enfance & dont on ne peut goûter l'excellence & la douceur, que lorſque la Raiſon ſe trouve formée à un certain point. Il faut d'abord préſenter à un Enfant des Articles atraians, capables de piquer ſa curioſité & rien n'eſt plus propre à cela que des traits d'Hiſtoire. Un inconvénient auquel il étoit cependant à propos de parer, c'étoit celui qui réſulte aiſément dans un Cerveau encore foible & délicat d'un amas d'Idées confuſes, que l'on a peine enſuite de ranger dans un certain ordre. Je crus parer à tout 1°. En recomandant ſoigneuſement, de ne lui faire aucun Conte ſimulé, de n'avoir pas en ſa préſence trop de converſations afin qu'une multitude de mots ne frapaſſent pas ſes oreilles, de répondre à ſes queſtions d'une facon préciſe & laconique & de ne lui dire, autant qu'il ſe pourroit, que des choſes utiles. 2°. En expliquant ce que je croiois pro-

pre à l'inſtruire de la façon la plus ſuccinte & en n'embraſſant pas trop d'objets à la fois.

Après ces précautions, je fis dabord paroître ſous ſes yeux dē petites Figures de bois, habillées à la Romaine. Toutes avoient des atributs qui les diſtinguoient les unes des autres. Je lui apris à leur doner à chacune un Nom ; l'une s'apelloit *Romulus*, l'autre *Numa* une 3*me*. *Mucius*, une 4*me*. *Horatius*, & ainſi des autres Perſonages remarquables, parmi les anciens Romains. Sur chacun deux je choiſis quelques traits propres à les bien caractériſer. Il ſe faiſoit un amuſement de ranger ces Figures & j'obſervai, qu'il les plaçat toûjours ſuivant le tems où avoient vecu les Héros qu'elles réprésentoient. Je fis paſſer ainſi en revüe les plus grands Homes qui aïent éxiſté, en changeant les Habillemens ſelon les Nations & les tems. Pour éviter plus ſurement toute tranſpoſiton, je fis percer des Planches où chaque Figure avoit ſon emplacement précis. De cette façon il aprit bien des Noms qui reſtérent dans ſa mémoire & quil ne ſéparoit jamais de quelque Evénement eſſentiel, qu'il apliquoit toûjours avec juſteſſe. C'eſt dans le plus bas âge que nôtre Mémoire eſt propre à aprendre des mots ; lors qu'une fois l'Eſprit peut s'ocuper des choſes, il eſt rebuté d'une étude qu'il trouve ſèche & pénible,

De là tant de Perſones, malgré une lecture atentive & réiterée, oublient aiſément les Noms des Héros de leurs Hiſtoires, des Lieux où elles ſe ſont paſſées & le tems où elles ſont arrivées : De là tant d'Anacronismes, tant de mépriſes & de Faits tronqués.

Cette façon d'étudier les Elémens de l'Hiſtoire fut ſuivie de près de Leçons preſque dans le même goût ſur la Géographie. C'eſt une Science qu'il faut auſſi aprendre dès ſa jeuneſſe. Quoiqu'elle n'ait pas les mêmes atraits que l'Hiſtoire, on peut cependant en enlever bien des Epines & y ſemer des Fleurs. La plûpart des Géographies modernes ont déja cherché à le faire, en parſemant leurs Ouvrages de traits hiſtoriques, rélatifs aux Lieux qu'ils d'écrivent. Un Maitre habile ſait les augmenter encore & réveiller ainſi de tems en tems l'atention de ſon Diſciple, qui a beſoin d'être ſoutenüe. Une autre obſervation bien eſſentielle, c'eſt de ne jamais fatiguer un Enfant. On lui inſpire du dégoût & on lui fait perdre le fruit de ſon travail. Je ne lui ai jamais rien enſeigné qu'il ne l'ait ſouhaité lui même & mes Leçons diſcontinuoient, dès l'inſtant que je préſumois qu'elles ceſſoient de lui faire plaiſir. C'étoit une des punitions que j'emploïois le plus ordinairement que de le priver de m'entretenir

tretenir avec lui & il y étoit extrêmement sensible.

Come il ne m'étoit pas aussi aisé de me servir de Figures pour la Géographie, ainsi que j'avois fait d'abord pour l'Histoire, & que je voulois cependant employer une méthode nouvelle, je substituai aux Cartes ordinaires des Peintures en Mignature. Je fis dessiner des Villes plus ou moins grandes, à proportion de ce qu'elles sont réellement. Je les découpai & donai à mon Fils le soin de les rassembler. Par-là, il en observoit nécessairement la position & étoit plus en état de la retenir.

La connexion des premiers Jouets de l'Enfance avec l'Histoire & la Géographie m'ont fait faire à moi même une espèce d'Anacronisme; il faut que je rétrograde de quelques Années, pour revenir à un Article essentiel relatif à la Santé.

Quoique mon Fils fut aussi bien portant que je pouvois le desirer, je ne laissois pas d'être dans quelques inquiétudes sur cette cruelle Maladie dont ils apportent presque tous des Principes en naissant & qui plonge si souvent des Familles dans le deuil, soit en leur enlevant leurs Héritiers, soit en les mettant quelquefois dans un état pire que la mort. J'avois d'autant plus lieu de craindre, que le Sang de mon Fils ne s'étoit point

écumé ni par rougeole ni par aucune autre maladie de cette espèce, auxquelles un grand nombre sont sujets. A la vérité, j'y avois suplée par quelques legers purgatifs, que je n'avois cependant pas voulu rendre trop fréquens, dans la crainte d'y acoutumer son tempérammeht. Une nourriture des plus règlées & & des plus convenables, qui avoit suivi immédiatement les Mois de Nourice, m'étoit encore un garant, qu'il ne pouvoit pas être fort rempli d'humeur; mais la tendresse paternelle peut-elle être sans inquiétudes?

Quoique l'usage de l'Inoculation de la Petite-Verole fut à peu près inconu dans toute l'*Europe* & qu'il n'y eût absolument que les *Anglois*, qui en fissent quelque usage, j'en avois cependant assés entendu parler pendant mon séjour à *Londres* pour être tenté d'examiner les raisons pour & contre; mais j'avoüerai que le préjugé l'emporta sur des expériences, qui n'étoient point encore ni aussi nombreuses ni aussi constatées qu'elles le sont à présent. Après mon retour dans ma Patrie, je perdis à peu près l'idée de ce que j'avois lû sur cette matiére; il falut une circonstance triste & imprévûe, pour me réveiller de cette espèce d'assoupissement. Un de mes Voisins de Campagne avoit une Fille unique, sur laquelle reposoit toute sa ten-

dreſſe. Malgré un excès d'indulgence de la part de ſes Parens, un Naturel des plus heureux ſembloit autoriſer les grandes eſpérances qu'ils concevoient d'elle. Chaque Année en dévelopant de plus en plus ſes graces extérieures, faiſoit auſſi apercevoir en elle de nouvelles qualités du Cœur & de l'Eſprit. Elle avoit joui d'une très bone ſanté juſques à l'âge de 13. Ans & quelques Mois. Ce fut dans cette époque & dans un jour où elle paroiſſoit au mieux diſpoſée, que tout à coup elle fut ſaiſie d'un mal de tête violent, acompagné d'autres Simptomes, qui caractériſens la Petite-Verole. L'alarme fut grande; on apella d'abord le Frater du Vilage, qui conut le mal; malheureuſement pour la jeune Delle. on ne l'en crût pas ſur ſa parole. On dépêche à la *Ville* prochaine & l'on fait venir précipitamment deux Médecins en forme, qui avoient réputation d'habileté. On leur dit le ſentiment du pauvre Frater; ils eurent honte ſans doute, eux Docteurs de Ville, de ne rien dire de plus qu'un Chirurgien de Vilage; ils aſſurérent que le Pouls indiquoit une diſpoſition à la Pleuréſie qui étoit encore déſignée par un peu d'opreſſion; & ils convinrent entr'eux, qu'il faloit d'abord une Saignée. Il falut que toute l'autorité du Pére de le Delle. ſe réunit à celle des Médecins

pour engager le Chirurgien à suivre leur Ordonance. Bref, la pauvre Patiente fut la victime de la méthode que l'on employa pour la traiter. L'éruption fut arrêtée & ne se fit que très imparfaitement dans quelques parties du Corps, qui devinrent autant de Plaies incurables : Toutes les humeurs s'y jettèrent & le bon Tempérammment de la pauvre Malade ne servit qu'a lui faire traîner encore une douzaine d'Années une vie aussi triste que languissante. Jamais objet n'excita plus la compassion ; perclüe à peu près de tous ses Membres, elle ne pouvoit se donet aucun mouvement & chaque jour augmentoit ses douleurs. Enfin la Providence en eût pitié & daigna la délivrer de ses longues souffrances.

Je pensai alors à ce que j'avois lû sur la petite Verole & ce triste éxemple me fit souhaiter que la nouvelle métode de quelques *Anglois* fut propre à détourner de pareils malheurs. J'y réfléchis plus atentivement ; je començai à y trouver de la probalité. Il me restoit encore quelques doutes lors de mon Mariage ; l'intèret que je pouvois y avoir devenoit trop pressant pour tarder d'avantage à les éclaircir : J'écrivis à un de mes Amis à *Londres* & le priai de me procurer de quelques

habiles Partisans de l'Inoculation une réponse aux objections suivantes.

Je demandai 1°. *Si l'on pouvoit espérer par le moïen de l'Inoculation, que le Principe de la Petite-Verole put se dissiper aussi parfaitement, que lors qu'on luissoit à la Nature le tems de le développer?*

2°. *S'il n'étoit pas à craindre, que la Petite-Verole inserée, n'aïant pas une éruption aussi complette qu'elle pourroit l'avoir naturellement, ce qu'il pourroit en demeurer de germe, ne produisit diferentes humeurs, qui, n'aïant pas assés de force pour pousser des boutons, formeroient le levain de diverses autres maladies, qui ne manqueroient pas de se manifester tôt ou tard?*

3°. *Si l'Insertion mettoit à l'abri d'un retour de Petite-Verole?*

4°. *Si l'on pouvoit espérer qu'une Personne, qui ne devoit pas l'avoir naturellement, en seroit également éxemte, & en ce cas, si la matiere inserée ne pourroit pas lui nuire?*

Mon Ami m'envoïa diverses Réponses à ces Questions. Parmi les *Esculapes* qu'il avoit consulté, il s'étoit trouvé de ces nouveaux *Alexandres*, qui sans chercher à dénoüer le *Nœud-Gordien*, s'étoient contentés de le sabrer & ayoient répondu à tout par des Décisions précises, sans les apuïer d'aucunes

raiſons. Dautres plus timides ou de meilleure foi, avoïent marqué leurs incertitude, pour ne pas dire leur ignorance, en répondant, come dit le Proverbe, à la *Normande*. D'autres enfin s'étoient apliqués à m'édifier. Parmi les réponſes de ces derniers, voici celle dont je fus le plus ſatisfait.

Sur la 1ére. Queſtion, je répons, *Que s'il étoit poſſible de ſavoir à peu prés le tems où doit ſe manifeſter naturellement la Petite Verole, mon opinion ſeroit de ne pas s'en écarter beaucoup pour l'inoculer, parceque les matiéres ſe trouvant alors préparées & portées pour ainſi dire à un certain point de maturité, l'éruption ſeroit plus ſure & ſon ſuccès plus décidé. Mais cela ne ſe pouvant pas, je conſeillerai toûjours d'inſerer la Petite-Verole, plutôt que d'atendre un événement incertain. L'innoculation agit certainement d'une maniére plus éficace qu'une Petite-Verole recueillie par la fréquentation d'autres Malades & cependant nous ne voïons pas que chez un Enfant qui la prend d'un autre, elle ſoit moins abondante ou moins ſupurative que chez celui qui l'a lui a comuniquée. Je dirai même que dans bien des ocaſions, la Petite-Verole inſerée ſe dévelopera mieux que la naturelle, parce que l'éruption de cette derniére peut être acéle-*

rée par des Principes moins actifs que ne l'eſt le pus qu'on inſére

2°. *En ſupoſant même, que l'Eruption d'une Petite-Verole inoculée ne fut point auſſi* complette *qu'elle le ſeroit naturellement, les mauvais Levains qui pourroient reſter dans un Corps ſont néceſſairement évacués par les purgations ſubſéquentes, qui agiſſent avec d'autant plus d'eficace, que le Corps préparé dès long-tems ne leur done preſque point d'humeurs étrangéres ſur leſquelles elles puiſſent opérer*

3°. *Come je ne ſuis pas du nombre de ceux qui ſoutiennent, que l'on ne peut avoir qu'une, ſeule fois la Petite Verole naturelle, je n'afirmerai pas non plus que l'Inſertion mette à l'abri de tout retour. Mais ce qui eſt certain, c'eſt que ce retour, s'il peut avoir lieu, ne ſera jamais dangereux, parce que les Matieres acres qui pourroient l'ocaſioner ſont extremement diminuées, & je crois que l'on eſt tout auſſi ſur de ne pas avoir cette maladie après une Petite Verole inoculée, qu'on peut l'etre après une Petite Verole naturelle.*

4°. *L'expérience prouve, que ſur une quantité égale de Sujets, le nombre de ceux qui ne prennent pas la Petite Verole par l'inoculation, égale à peu près celui des Perſones qui en ſont naturellement éxemtes; cela me perſuade que ceux qui ne doivent pas l'avoir d'une maniere na-*

turelle, ne la prendron jamais par l'Inoculation, parce que n'aïant pas en elles un principe ſufiſant pour la produire, le Venin qu'on introduit ne trouve aucun aliment. Du reſte j'aſſurerai bien que cette matiére étrangére eſt incapable de produire de mauvais éfet, ne faiſant jamais un long ſéjour dans le Corps où on l'a introduite. On obſerve même, que les Perſones chez qui l'Inoculation n'a pas produit la Petite-Verole ſe portent cependant mieux après cette opération, qu'elles ne faiſoient auparavant.

Ces raiſonemens me parurent d'une ſimplicité peu ordinaire aux Médecins; je crois que c'eſt ce qui me les fit goûter. Je réſolus de mettre l'Inoculation en pratique & je me propoſai de choiſir pour cela l'âge de 4. à 5. Ans; mais mon calcul ſe trouva dérangé. A peine mon Fils avoit-il acompli ſa deuxiéme Année, qu'une Petite Verole des plus malignes ſe répandit dans la Ville & ſurtout dans le Quartier que j'habite. Nombre d'Enfans mouroïent & un trés petit nombre pouvoïent échaper à ſes malignes influënces. Je fis venir un Chirurgien expert. Je lui fit promettre le ſecret & l'engageai à inoculer mon Fils, malgré ſon bas-âge. Je crus ne devoir pas le faire d'une maniére trop publique, parce qu'étant déja taxé d'un peu de ſingularité, j'aurois été blamé géneralement de faire, ſur

un Fils unique, l'expérience d'une méthode d'autant plus blamée parmi nous, que toute invention *Angloise* étoit condannée par le Préjugé National.

Le succès de cette Opération répondit entiérement à mes desirs; la Petite Verole de mon Fils fut abondante, mais des plus heureuses & j'eus lieu de me féliciter extrèmement, d'avoir mis en usage cette nouvelle méthode.

Pour doner à mon Fils un caractère doux, j'avois recomandé d'éviter, & évité soigneusement moi même, de le contredire mal à propos. Les Enfans sont naturellement disposés à imiter ceux avec qui ils vivent & la complaisance que l'on a pour eux leur inspire pour l'ordinaire la même qualité. Mais c'est un article sur lequel je me propose de revenir plus au long, lorsque j'entrerai dans quelque détail des conversations que j'eus avec lui rélativement aux Mœurs; je me borne ici à l'indiquer, parceque l'on ne peut comencer trop tôt à agir avec les Enfans à certains égards, come on se propose de le faire lors qu'ils ont aquis la Raison. J'espére d'ailleurs, que vous ne vous atendés pas de trouver dans une Lettre familiére, tout l'ordre & la méthode d'un Traité en forme. Je mets par écrit

mes idées, à meſure qu'elles ſe préſentent à mon Eſprit, & il n'eſt pas poſſible dans une matiére auſſi vaſte & qui embraſſe tant de Branches, de ne pas les entrelacer quelque fois les unes dans les autres. Mais reprenons le fil de ma matiére. Je vais ſuivre toutes mes opérations avec mon Fils depuis l'âge de 5. Ans.

Come c'eſt ſeulement ici que l'Auteur entre véritablement en matiére, j'ai cru, Meſſieurs, qu'il étoit a propos d'en faire le comencement d'une 3me. Lettre, que vous recevrés pour le Mois prochain.

LETTRE
AUX EDITEURS
OU
Réponse *aux Réflexions en forme de Méditation, insérées dans le Journal d'Octobre p. 403.* (*)

MESSIEURS.

EN lisant dans votre Journal d'Octobre les Réflexions sur les Questions du droit naturel insérées dans le mois d'Août. J'ai crû etre transporté dans ma Classe, où mon Régent me dictoit un Thème de piété, j'ai entrepris de répondre à chaque Demande, & je l'ai fait d'autant plus volontiers, que mon Juge n'étant certainement ni Ministre ni Prêtre, ne trouvera pas mauvais que je m'écarte des Réponses ordinaires de mon Catéchisme. Pour sa comodité & la mien-

(*) L'Auteur de ces Réflexions propose, eome autant de dificultés insolubles, toutes les Questions auxquelles on répond dans cette Lettre.

ne, je tranſcrirai chaque Demande, & elle ſera ſuivie de ma Réponſe : Si celles ci ſont courtes, c'eſt que j'ai crû qu'il y auroit moins de fautes, en moins de paroles.

1re. D. *Dites nous ce que c'eſt que Dieu ?*

R. C'eſt l'Agent univerſel.

2. D. *Quand on prononce ce nom, rélativement aux Devoirs des Homes, faut il l'entendre dans un ſens perſonel ſelon les* Grecs, *ou dans un ſens rélatif, ſelon les* Hébreux ?

3. R. Il faut l'entendre alors dans les deux ſens ; dans le perſonel come l'Agent univerſel, dans le rélatif, come donant des Loix à ſes Créatures.

3. D. *Le Néant eſt un état indiférent, où il n'y a ni peine, ni plaiſir ; un Etre bon peut-il tirer de cet etat d'autres Etres, ſans s'impoſer l'obligation de les mettre dans une ſituation préferable ?*

R. Le Néant n'eſt pas un état dans lequel aucun Etre éxiſte, ainſi nul Etre ne peut tirer un autre Etre du Néant.

4. D. *L'Home eſt il naturellement libre de droit auſſi bien que de fait, ou ſeulement de fait ?*

R. L'Home a été créé libre de droit & de fait. Aujourd'hui il eſt libre de droit, & Eſclave de fait, de ſes Paſſions & de ſes Préjugés.

5. D. *Peut on apeller du Nom de Sanctions les éfets naturels & moralement néceſſaires d'une action bone ou mauvaiſe ?*

R. Non, ſi ces éfets ſont indépendans de tout autre Etre que de l'Auteur de l'action bone ou mauvaiſe.

6. D. *Des Vertus propres & particuliéres à un Etre fondent elles en lui une autorité de droit ſur d'autres ?*

R. Non, ſi ces autres Etres ſont d'ailleurs abſolument ſans rélation avec lui; mais ſi par quelque rélation les autres Etres font partie du tout dont il eſt le principal Agent, les Vertus propres & particuliéres de cet Etre fondent en lui une Autorité de droit ſur eux.

7. D. *Quel a été le but de l'Auteur de la Nature dans la création de l'Home ?*

R. La réponſe de mon Catéchiſme n'iroit pas mal, *Dieu a créé l'Home pour le connoitre, & pour le ſervir.* J'en hazarderai cependant une autre, au risque d'avoir une mauvaiſe tète: Le but de Dieu en créant l'Home a été de doner l'éxiſtence à un Etre ſuſceptible de bonheur ou de malheur, ſuivant l'uſage qu'il feroit de ſon éxiſtence.

8. D. *Quel eſt le fondement de la diférence des Vertus civiles d'avec les Vertus réligieuſes; les unes & les autres ſupoſées partir du meilleur Principe moral, & portées au même degré de perfection ?*

R. Il y a la même diférence qu'entre l'amour de Dieu & l'amour du Prochain.

9. D. *Les Biens & les Maux de la Vie préſente ont ils quelque raport de nature & de convenance morale, avec ceux d'une vie avenir ?*

R. Les Biens & les Maux de la Vie préſente étant l'apanage d'Etres, ſujets à des beſoins & à la mort, ne ſauroient avoir aucun raport ni naturel ni moral, avec des Biens & des Maux, qui ſeront propres à des Etres ſans beſoins & immortels.

Peut être cours je risque de me noïer dans cette profondeur ; en tout cas le mal n'eſt pas grand ; je me ſauverai à la Nage ſur ma ſimplicité.

MEMOIRES
DE SETY.
XLII. LETTRE.
Lady HARLINGTON *à Mis* FANY W.
Oxford le 30. Mars.

MOn Amitié eſt trop diférente des liaiſons vulgaires auxquelles l'on done ce beau nom, pour ſe ſoumettre à ce qu'on apelle ſa bienſéance; je n'atens point d'avoir reçû réponſe de ma chére *Fany*, pour continuer à lui réciter mes triſtes avantures; l'eſpérance, qu'elles ſerviront à ſon bonheur, eſt mon unique but, & il eſt trop intéreſſant pour ne pas me hâter de continuer un récit, qu'il me coute tant de faire.

Vous m'avés vû, dans ma derniére Epitre, aſſez tranquile; le plaiſir de revoir *Marville* fidéle, avoit ſuſpendu chez moi le chagrin de ne pouvoir l'en récompenſer. J'imaginois un plaiſir délicieux, d'avoir pour Ami, l'Home que j'aimois le plus; l'innocence de mes ſentimens me rendoit peut être criminelle.

Quoi que le Chevalier penſat bien diférem-

ment, l'obligation de se contraindre ne le rendoit que plus aimable ; la vivacité de son Esprit, temperée par une douce mélancolie, lui donoit cette dose de gaieté que les *Anglois* aiment ; aussi Milord & mon Pére en furent ils enchantés, & tous les deux le priérent d'accepter nôtre soupe, toutes les fois qu'ils ne mangeroient pas en Ville. Milord C. D. sentoit l'Injustice, qu'il lui avoit faite & s'en repentoit, depuis que la mort de son Frére égaloit ses richesses à celles du Lord d'*Harlingthon* ; mais les remords d'un Pére avare ne diminuent pas les malheurs de la victime qu'il a sacrifié.

Mon Epoux avoit dans ses politesses un autre motif, qu'il ne tarda pas à m'aprendre & que ma chére *Fany* trouvera assez singulier. Lorsque nous fûmes retirés dans nôtre Apartement & mes femmes sorties, mon Epoux m'embrassa en me disant, qu'il avoit une priére à me faire & qu'il espéroit que je ne la refuserois pas. J'étois trop contente des politesses qu'il avoit faites à mon Amant, pour ne pas l'assurer en lui rendant ses Caresses, que mon seul desir seroit toûjours de lui plaire. La requête, que j'ai à vous porter, continua mon Epoux, regarde le Chevalier de *Marville*. A ce nom tout mon sang se troubla, ne doutant pas, qu'il ne voulut me défendre de le voir : Je

me gardai cependant d'en rien laiſſer apercevoir à Milord; je l'aſſurai au contraire, que qui que ce fut que regarda ſes ſollicitations, je les enviſagerois toûjours come des ordres. Je ne veux point, reprit mon Epoux, que vous me regardiés come vôtre Maitre Je vous ai juré, étant Amant, de n'avoir jamais d'autre deſir que les vôtres, & la grace que vous m'avés faite, de me doner vôtre main, en augmentant ma reconoiſſance, met le comble aux devoirs que je me ſuis impoſés. Je ſuis & ſerai toûjours le plus ſoumis de vos Adorateurs, mais acordés moi la grace de me pardoner, ce que la vanité va me porter d'éxiger de vôtre complaiſance. Ma chére *Hanriette* ſait, qu'attaché à une de ſes meilleures Amies, dans le tems que *Marville* lui rendoit ſes homages, j'ai eû ſouvent l'ocaſion d'être témoin de la façon, dont il étoit reçû: J'enviois ſon bonheur, & c'eſt la comparaiſon que je faiſois des maniéres de ma Maitreſſe, aux vôtres, qui m'ont engagé de la quitter, lorſque l'abſence du Chevalier me fit croire, avec toutes vos Conoiſſances, que ſon atachement n'étoit qu'un feu à la françoiſe: Si ma Vanité fut humiliée de ne fonder mes eſpérances que ſur la perfidie d'un Rival, la grandeur du prix que j'eſpérois, me faiſoit oublier aiſément les moïens par leſquels j'y

pourrois parvenir. Je ne pû cependant entiérement bannir l'idée qu'on ne me regarderoit, que come vôtre reſſource, & depuis que j'ai obtenu l'eſpoir de vôtre main, je n'ai formé d'autres vœux, que de revoir *Marville* de retour & fidèle. Mes deſirs ſont acomplis; mais pour achever de contenter ma gloire, il faut, belle *Henriette*, que vous engagiés le Chevalier, d'avoir pour vous les mêmes atentions, qu'avant ſon départ & que vous le traitiés également. L'on verra alors que ce n'eſt point le dépit, qui vous a jetté dans mes bras; & ma Vanité ſatisfaite, ma félicité ſera à ſon comble. Ne craignés point de me doner de la Jalouſie; je conois vôtre vertu: *Marville* en enviant mon bonheur, y mettra un nouveau prix, & plus il eſt aimable, plus je me glorifierai de vous avoir arrachée à un Rival ſi redoutable.

Je n'exprimerai point chére *Fani*, mon étonement à l'ouïe de ce bizare Diſcours. J'imaginois que Milord plaiſantoit, mais il m'aſſura, qu'il parloit trés ſérieuſement, & que ſi j'avois le moindre atachement pour lui, je ſatisferois à ſa priére. Il ne me laiſſa même aucun repos, que je ne lui euſſe promis de contenter ſon envie.

Je paſſai toute la nuit à réfléchir ſur le bizare Caractère de mon Epoux; mais ſes

desirs s'acomodoient trop avec les miens, pour ne pas en être satisfaite. J'en regalai mon Amant dès le lendemain, en lui demandant, s'il vouloit se preter aux vües du Lord d'*Harlingthon* ? Si je le veux, me dit il; oui belle Henriette ! Je consens à montrer à tout *Londres* par ma fidélité, l'injustice de vôtre procédé; ma vanité n'a point de voix, lorsqu'il s'agit de vous prouver ma tendresse, & je suis plus humilié d'avoir pû être soupçoné de changement, que de l'idée d'avoir été sacrifié à un Rival.

Quoiqu'enchantée des sentimens du Chevalier je ne voulus point, qu'il continuât d'être mon Amant. Je lui défendis de prononcer jamais le nom d'amour, mais lui promettant à ce prix l'amitié la plus tendre, nous résolumes que mon Ami me verroit aussi souvens que la bienséance pourroit le permettre. Je m'étois trouvée si honteuse d'en avoir crû trop legérement les bruits sur son infidélité, que je ne voulus point lui demander, ce qui avoit pû y doner lieu, aussi peu qu'a la froideur de ses Lettres & à son silence. Je l'avois même interrompu, lors qu'il avoit voulu se justifier, en l'assurant que pourvû qu'il m'aimat, je ne doutois pas de son inocence. J'apris cependant de mon

Epoux

Epoux à qui mon Pére en avoit fait la confidence, qu'on avoit ſuprimé de ſes Lettres, & que la nouvelle de ſon Mariage étoit une invention de ſa part, concertée avec l'Ambaſſadeur. Cette découverte n'avoit rien augmenté de mes ſentimens pour *Marville*; ils étoient à leur comble. Mais ne nous arrêtons point, chére *Fany*, ſur des événemens, qui ne ſont que trop préſens à mes yeux; paſſons rapidement ſur les 6. mois, que je vécus avec le Chevalier à *Londres*, où je le voïois tous les jours. L'Hotel de Milord d'*Harlingthon* étoit prêt, & je n'y eûs que plus de liberté de voir mon Amant. L'amitié que mon Epoux avoit pris pour lui avoit ſuccédé à ſes raiſons de Vanité & n'aïant aucun lieu de douter de ma tendreſſe, il voïoit ſans jalouſie, l'amitié que j'avois pour un Home qu'il chériſſoit lui même.

Je vous ai dit, chére Mis, que j'avois fait promettre à *Marville* de ne plus me parler d'amour. Il tint éxactement ſes engagemens; mais nos entretiens pour être fermés à ce fin ſéducteur n'en étoient pas moins tendres; le nom du ſentiment qui y préſidoit, y mettoit une délicateſſe au deſſus de l'Amour. Nous joignions la vivacité de cette paſſion aux délices pures de l'Amitié; la jalouſie, les deſirs ſembloient être bannis

de nôtre liaison ; c'étoit enfin l'Amour platonique, regardé come un Etre de raison, mais qui peut éxister chez un Home délicat & une Femme vertueuse. Mon Epoux étoit en tiers dans nôtre amitié ; nous le chérissions, & mille atentions de ma part le dédomageoient de la portion de mon Cœur, que le jeune François lui déroboit. Je m'étois si bien acoutumée à regarder *Marville* come un Ami, que je ne m'imaginois pas avoir pour lui d'autres sentimens. Erreur charmante, qui m'auroit conservé le bonheur le plus parfait, si la plus funeste des Passions ne l'avoit troublé. *Marville* m'avoit fait faire conoissance avec une jeune *Angloise*, nommée Mis *Sara*. Il l'avoit conüe à *Paris*, où elle étoit venüe recueillir la succession d'un Oncle, qui s'y étoit établi, en suivant le Roi *Jaques*. Sa Mére étant morte, elle revint Maitresse de disposer à peu près à 22. Ans d'un Bien très considerable & d'une trés jolie Figure. *Sara* étoit grande, faite à peindre, des yeux bleux faits pour l'amour, un teint éblouissant, mais c'étoit une belle statüe. L'indolence la plus parfaite défiguroit ses agrémens ; aimant à plaire, sans être capable de s'en doner la peine, on ne l'auroit pas crüe susceptible d'aucun sentiment ; l'Intérêt, que paroissoit y prendre le Chevalier, fut d'abord une raison pour m'engager à la

fréquenter; un fond de douceur & de complaiſance m'atacha à elle, & nous étions, ce qu'on apelle intimes, lorſque la Jalouſie nous brouilla.

J'avois ſouvent badiné le Chevalier ſur l'intérêt, qu'il paroiſſoit prendre à Mis *Sara*, & dont il faiſoit même une eſpèce de parade; mais il paroiſſoit ſi froid vis-à vis d'elle, que jamais je n'avois formé aucun ſoupçon, que leur liaiſon allat au de-là de la politeſſe. Un ſoir, que j'avois grand Monde chez moi, *Marville* ſe diſpenſa de joüer, ſous le prétexte d'avoir des afaires. Mon monde retiré, j'eus la fantaiſie d'aller demander à ſouper à ma belle Indolente. Je paſſai chez elle, & come nous étions familiéres, je montai ſans m'anoncer. Que devins-je, en aprochant d'un Cabinet, où je vis *Marville* aux genoux de Mis *Sara*, qui lui baiſoit les mains, & ſembloit lui demander quelque choſe avec inſtance! Le dépit me fit retirer ſur le champ; je deſcendis & me rejettant dans mon Equipage, je revins chez moi, dans une émotion impoſſible à décrire. Je reſtai un heure agitée de mille mouvemens tumultueux, dont il m'auroit été impoſſible de me rendre compte: Incapable d'y réſiſter, je réſolus de me rendre dans une Maiſon, où j'étois priée & que j'avois refuſée, préferant ma perfide Amie. La Compagnie fut

extrèmement ſurpriſe de me voir, & demanda ce qui leur procuroit un bonheur inattendu? Je ne diſſimulai point, qu'étant engagée chez Mis *Sara*, j'étois paſſée chez elle, où je m'étois trouvée trés fort de trop: J'ajoutai toute la ſcène, en ne nommant point le Héros, mais l'embéliſſant de tous les traits, que ma Jalouſie prêtoit à mon Eſprit. Les Femmes ſaiſirent avec empreſſement l'ocaſion de faire éclater la haine, que les charmes de *Sara* leur donoient contre elle & renchériſſoient ſur mes plaiſanteries; les Homes piqués d'avoir été mal menés par nôtre prétenduë Indiférente, leur aidérent, & j'eus le plaiſir de voir que ma vengeance rendoit au mieux: J'avoüe que bientôt je m'en repentis; ne doutant pas que l'Avanture ne courut la Ville. Je ne pûs me pardoner d'avoir perdu de réputation, une Fille, qui n'avoit de crime, que d'avoir les mêmes yeux que moi, pour un Home qui méritoit d'être aimé de toutes les Femmes.

J'étois encore le lendemain matin ocupée de mes remords, lorſque *Marville* entra: Je rougis à ſa vüe; il s'aprocha; je ne levai point les yeux de deſſus une Broderie, que je tenois. Je viens, dit-il, d'un petit air confus, vous faire des reproches de la part de Mis *Sara*; elle a apris trop tard, que

vous aviés été chez elle, mais auſſi, pourquoi vous être retirée ? J'ai vû, repris-je, trés froidement, que j'étois de trop ; je ne ſuis pas indiſcrette. Ah ! dit *Marville*, que n'avés vous moins de discrètion ! Vous n'auriés pas expoſé vôtre Caractére, en déshonorant une Fille, qui aſſurément ne méritoit pas de pareils procédés de vôtre part. Que voulés vous dire, repris-je avec hauteur ? Que je n'ai point reconu l'aimable *Henriette* dans le conte qu'elle a fait hier chez Ladi H*. Vous m'avés fait la grace de ne pas m'y conoitre & je vous en ai de l'obligation, non, parce que je croïe que mes procédés avec *Sara* me faſſent du tort, mais parce qu'on auroit pû atribuer le zèle de Ladi d'*Harlingthon* à un autre motif qu'à la Vertu.

Vous êtes énigmatique, repris-je toûjours avec une froideur glaçante, & je vous conſeille d'aller aux pieds de vôtre *Angloiſe franciſée* qui vous entretiendra mieux.

Je ſerois charmé, continua le Chevalier, d'un air auſſi ſérieux, que vous feigniſſiés de ne pas m'entendre : Cela me prouveroit, que peut être vous vous repentés de vôtre Action, & ſi vous voulés, je m'engage à vous excuſer envers vôtre Amie, qui vous pardonera ce petit trait d'étourderie ?

Que je vous dois de remerciemens, repris-je, avec un fouris aigre? Quoi? Vous voulés me protèger auprès de Mis *Sara*? La généroſité eſt extrême! Soufrés cependant, que je la refuſe; je ne me repens point d'avoir apris à tout *Londres*, que ſi elle eſt ſi indiférente, ce n'eſt pas que ſon Cœur ſoit inſenſible, mais qu'un François l'avoit captivé: Je ne vous ai pas nommé, pour ne pas vous faire des Enemis, mais ſi vous le deſirés, je ferai mettre l'Avanture dans une feuille publique. Il n'y manqueroit que cela, Miladi, pour rendre ma gloire complette, reprit le Chevalier. Tout Londres ſauroit alors, que l'aimable *Henriette d'Harlingthon* s'intèreſſe pour moi, au point de haïr une Femme, qu'elle croit ſa Rivale. Que voulés vous dire, repris-je précipitamment: Quoi! je prouverai par-là que je vous aime.

Aſſurément! & ce que vous en avés déja fait, le confirmera à toutes les perſones, qui ſauront, que je ſuis le Héros de vôtre Avanture. L'on m'a déja régalé de l'aſſurance, que vous étiés brouillée avec *Sara*, & que ſûrement ſon Amant avoit été le vôtre, puiſque ſans cette raiſon, vous n'auriés pas trahie une Femme, pour qui vous afectiés de l'amitié.

La

La réflexion de *Marville* me frapa. Il s'en aperçût & l'acompagna de tout ce que l'Esprit & la Raiſon purent lui fournir de plus ſéduiſant, pour perſuader, que je ne devois pas rompre avec une Amie, avec qui j'avois paru liée. Il me prouva que ces ſortes de ruptures faiſoient toûjours du tort, parce que le Public ne manquoit pas de les atribuer à une Intrigue.

Eh bien! lui dis-je enfin, d'un air un peu radouci, je ferai à Mis *Sara* des excuſes; mais aprenés moi depuis quand vous êtes ſi bien avec elle? Je ſens bien, que je ne peux de droit vous faire des reproches; je vous ai rendu vôtre Cœur; d'ailleurs les Richeſſes de *Sara* la rendent un parti avantageux pour vous; je ne ſuis fachée que du miſtère que vous m'avés fait.

Marville à ce Diſcours ne put s'empêcher de ſoûrire, & me prenant la main avec vivacité, pourquoi, adorable *Henriette*, vouloir continuer à nous faire illuſion? J'ai trop longtems joüé auprès de vous le froid perſonage d'un Ami; ce rolle aſſomant, pour un Home qui vous adore, n'eſt plus dépendant de mon être; je craignois, que vous n'euſſiés paſſé de la feinte à la réalité; que réellment vous n'euſſiés plus que de l'amitié; mais vôtre dépit, vôtre jalouſie

me prouvent le contraire. Vous m'aimés donc encore ? Ah ! ne me le cachés plus ! Ne nous éforçons plus de nous voiler nos sentimens, & n'empruntons de l'amitié qu'assez d'estime l'un pour l'autre, pour nous avoüer sans feinte, que nous nous aimons.

Ces paroles, prononcées avec toute la vivacité d'un Amant, & d'un Amant François, m'émurent. Sans songer à me défendre de ses soupçons, je lui en prouvai la realité, en lui découvrant toute ma Jalousie.

Il lui fut aisé de se justifier en m'aprenant que Mis *Sara* avoit fait conoissance à *Paris*, avec un de ses intimes Amis, Home de naissance, mais Cadet sans biens. Ce jeune Chevalier étoit aimable, & avoit sçu plaire à l'indolente Mis. Elle lui avoit même promis d'être à lui, mais ses Parens lui ayant depuis propose un Cousin, elle l'avoit accepté, pour s'éviter la peine de résister. Son Amant en avoit été désespéré, & avoit chargé *Marville* de ses interets, qui lui étoit allé montrer la lettre ce funeste soir, & l'avoit engagé par ses solicitations de se laisser enlever par *Marville*, qui devoit la conduire jusqu'à la Mer, où son Chevalier devoit la chercher. Il avoit falu beaucoup de peine pour résoudre Mis *Sara* à cette résolution, & mon Amant n'étoit à ses genoux, que pour y parvenir. Les Lettres, qu'il me

me comuniqua, achevérent de me convaincre de ſon innocence. Il me fit ſentir alors tout le tort, que j'avois fait à mon Amie, puis que les Parens venant à être informés de l'avanture, preſſeroient la Concluſion, ou la garderoient de plus près. Je ſentis ſes raiſons, & voulus ſur le champ les aller reparer; mais *Marville* éxigea qu'avant, je lui permiſſe de reprendre le nom d'Amant. N'eſt ce point aſſez, me dit-il tendrement, que je vous vöïe entre les bras d'un Epoux, dont je ſuis d'autant plus jaloux, qu'il mérite une partie de vôtre tendreſſe? Faut il encore, pour combler mon tourment, que vous me cachiés la foible partie, qui me reſte. Non, cher *Lady*, ſoïés moins cruelle, ou je tâcherai en vous fuïant de me délivrer d'une paſſion, que vous ſavés ſi mal récompenſer.

Marville n'étoit que trop inſinuant; il obtint cet aveu ſi déſiré. Je lui propoſai en même tems de m'acompagner à la Terre de Lady Bles, où je comptois de paſſer une partie de la belle ſaiſon. Il me promit de s'y rendre auſſitot que l'enlevement de Mis *Sara* ſeroit fait. Je fus forçée d'y ſouſcrire; nous nous rendimes après diné chez cette belle, que j'acablai d'excuſes. Elle paroiſſoit peu irritée contte moi, & me dit, que décidée de quiter l'*Angleterre*, ſa réputa-

tion ne lui importoit guéres, ſa bonté augmentoit mes remords, quoique je ne ſoupçonaſſe pas encore toutes les ſuites funeſtes de mon imprudence.

Je partis 8. jours après cette avanture pour le Chateau de Lady *Bles*, qui y avoit raſſemblé un trés joli monde. Les deux Mis S. F. y étoient avec leurs Amans, à préſent leurs Epoux; ces deux Lords trés amoureux, s'empreſſoient de procurer des plaiſirs: Nous avions encore quelques autres Seigneurs, mais come la plûpart, & ſurtout mon Epoux, aimoient extrêmement la Chaſſe, j'avois le tems de m'apercevoir de l'abſence du Chevalier, dont cependant je recevois aſſez fréquemment des nouvelles: Je veux, chére *Fany*, vous faire part de quelques unes de ces Lettres, pour vous faire juger du ton ſur lequel nous étions enſemble; mais come cette Epitre eſt déja immenſe, vous me permetrés de les remetre au prémier Courier. Parlons un peu de nôtre chére *Séty*.

Miſtris *Blére* eſt toûjours dans le même état, ſans pouvoir ni mourir, ni ſe rétablir. Ses chagrins ont alteré le principe de ſa vie, mais il ſemble que le plaiſir de voir les ſoins de ſa chére *Séty*, conſerve le foible reſte qui lui demeure encore. Je crains ſérieuſement pour la ſanté de cette aimable Amie;

les veilles, les ſoins & ſurtout la douleur lui ont déja fait perdre l'éclat de ſon teint; & je crois, que ſans la ſatisfaction de voir le Lord *Betford* & *Soucty*, elle ſeroit dans le même état, que celle qu'elle apelle ſa Mére: La préſence d'un Amant vaut bien le ſommeil, ſurtout d'un Amant tel que le Comte *Betford*, qui eſt un Home admirable. Je fus témoin d'une généroſité peu conſiderable, ſelon lui: Nous étions allés prendre l'air dans une Campagne de la Tante de *Soucty*, lors qu'il ſe préſenta un Home à peu près dans l'ajuſtement de nos prémiers Péres: Milord en fut ſi touché, qu'il tirat ſon Habit, ſa Chemiſe, & s'envelopant d'une Redingote, les dona à ce pauvre home, acompagné d'une bourſe de Guinées. La joïe de ce Mendiant, qui étoit un Déſerteur, nous tira à tous des larmes: *Sety* enchantée de cette action ſe défit de deux Jupes, de ſon Mouchoir, & de l'Argent qu'elle avoit, en faveur de la Femme de cet home, que *Soucty* acheva d'habiller à *Oxford*. Voila de ces actions, qui honorent l'humanité & caractériſent la vertu: Qu'on eſt heureux, d'avoir de tels exemples!

Adieu *Fani*! Vous dire que je vous aime, ce ſeroit vous faire outrage.

D'HARLINGTHON.

OBSERVATION DE MEDECINE

*Sur le Traitement de l'*APOPLEXIE *& des Maux qu'elle laiſſe ſouvent après elle.*

L'*Apoplexie* eſt de toutes les Maladies dont le Genre humain peut être affligé une des plus terribles, tant par les funeſtes éfets qu'elle produit ſouvent aſſés ſubitement, que par les Maux qu'elle laiſſe d'autres fois après elle. Entre ces Maux on remarque le plus ſouvent une facheuſe *Paralyſie* d'un ou de pluſieurs Membres; un afoibliſſement conſidérable des Facultés intellectuelles; une extrême Puſillanimité, & pluſieurs infirmités, toutes trés propres à nous faire bien concevoir quel eſt le néant de l'Home. Les Remèdes les plus éficaces & les plus ordinaires dans ces cas, ſont les Bains minéraux naturels, & la Boiſſon des Eaux Thermales, en général. On avoue qu'on en tire ſouvent de grands ſecours: Mais ſouvent auſſi ces Remèdes, ſi ſalutaires en eux mêmes, deviennent inutiles, parce qu'on les adminiſtre mal. C'eſt en particulier une coutu-

me généralement établie de faire boire aux Malades les Eaux au grand air, & même en les faisant promener, s'ils le peuvent. Mais l'Expérience, la maitresse de toutes choses, a fait voir qu'on réussit beaucoup mieux en les leur donant au lit. C'est de cette maniére qu'on a rendu, il y a près de 35. ans, les Eaux en particulier de *Bourbonne les Bains* trés utiles à diverses personnes frapées d'Apoplexie, dont quelques unes les avoient bues auparavant en suivant la méthode ordinaire, sans aucun fruit. On peut indiquer entr'autres un galant home de *Langres*, plus que Sexagénaire, d'un Tempérament bilieux, assés maigre; un gros Financier, agé de près de 70. ans, gros mangeur & grand travailleur, d'un Tempérament vif; un Oficier de passé 60. ans, qui après avoir perdu une jambe dans une Bataille, eut encore le malheur, longtems après, d'être frapé d'une Apoplexie, qui lui laissa une *Paralysie* parfaite du côté gauche; une vertueuse Dame de *Besançon*, déja agée &c. Dans l'Ataque même, on avoit fait avaler au Malade de *Langres*, le seul qu'on ait eu ocasion de voir dans le comencement, soit dans l'ateinte du Mal, outre les Remédes généraux ordinaires, un Emétique-purgatif particulier; & on lui poussa, une heure ou deux après, dans une de ses narines, ausi

avant qu'on le pût, une barbe de plume trempée dans de l'eſprit de Sel ammoniac; ce qui ocaſiona une abondante évacuation par haut & par bas, qui dégagea le Patient au bout de quelques heures, & le mit en état de ſe faire entendre. On lui fit enſuite uſer d'une certaine Eſſence anti-apoplectique, au moïen de laquelle il put faire le voïage de *Bourbonne*, l'année ſuivante. Les Eux de *Bourbonne les Bains*, buës au lit, jointes à quelques autres ſecours extérieurs, ont encore été trés ſalutaires à une jeune Abeſſe, d'un Tempérament vif, ſec, & trés délicat, laquelle, depuis plus d'une année, avoit une jambe contractée & tout à fait retirée, par l'éfet de quelques violentes Convulſions.

D. V. D. M.

B.....

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Mr. *De St. Hubert* de *Gaujac*, Chevalier de l'Ordre Militaire de *St. Louïs*, Directeur de Quartier, ouvrit la derniére Séance publique de l'Académie de *Montauban*, en anonçant les divers Objets dont cette Académie alloit s'ocuper

Mr. l'Abé *Bellet* lut enſuite l'Eloge hiſtorique de feu Mr. de la *Mothe*, Doïen de l'Académie & de la Cour des Aides, & il traça le vrai caractère de ſes Mœurs & de ſes Talens.

Mr. *de la Galaiſiere*, Intendant de cette Généralité, qui a été élu à la place de feu Mr. de la *Mothe*, prononça ſon Diſcours de remerciement. Ce n'eſt point un ſimple tiſſu de Loüanges fines & délicates; c'eſt de plus un Ouvrage ſolide, nerveux, plein de ſentiment & de choſes, & écrit avec beaucoup d'élégance. Le nouvel Académicien y démontre, que les Belles-Lettres ſont également propres à rendre le Magiſtrat utile & aimable en l'éclairant & adouciſſant ſes Mœurs. Il fait obſerver tout ce que l'humanité a gagné par le progrès des Scien-

ces & des Arts. *Autrefois*, dit-il, *la Philosophie ſe bornoit à nous aprendre à chercher nôtre bonheur en nous mêmes; elle nous aprend aujourd'hui à rendre les autres heureux... Chaque Individu eſt cher à la Patrie... Si nous avons une foule d'excélens Ouvrages ſur les parties œconomiques du Gouvernement, ce ſont tous des Ecrits enfantés par les Belles Lettres* &c. M. *de la Galaiſiére* en a caractériſé un en particulier, mais il l'a fait en Maître, qui d'un ſeul coup de Pinceau ſait peindre fortement & avec vérité. L'éloge du Roi & celui du Miniſtre, Protecteur de l'Académie, ſe ſont placés naturellement & come d'eux mêmes dans ſon Diſcours, & en parlant des Membres de la Compagnie, que l'uſage ou une atention obligeante lui a ofert dans ſa marche, il a prouvé l'intèret ſenſible qu'il prend déja au Corps Literaire qui l'a adopté, & ſon habileté à tracer en peu de mots des Portraits reſſemblans. Ces Tableaux réunis auroient ſufi pour compoſer un Tribut académique fort ingénieux, ſi, rélativément au ſujet qu'il avoit choiſi, il ne s'étoit pas fait un devoir de prêcher pour ainſi dire d'éxemple, en joignant lui même, dans cette ocaſion, l'utile à l'agréable.

M. de *St. Hubert*, en lui répondant, a pris ce ton libre & aiſé, qui ſied ſi bien à un Militaire; mais il n'en obſerva pas

moins toutes les règles de l'éxactitude, de l'élégance & de la politeſſe, qui diſtinguent un véritable Académicien. Quoi qu'il ait prétendu, *être peu verſé dans l'art de loüer*, il n'a pas laiſſé d'en mettre beaucoup dans les divers traits qu'il a raſſemblés, ſoit en parlant du Roi, ſoit en adreſſant la parole au nouvel Académicien. Sans s'apeſantir ſur rien, ſans rechercher rien en aparence, il ſaiſit & embraſſa tout ce que ſon ſujet pouvoit lui préſenter: Il en eſt réſulté un enſemble délicat, qu'on afoibliroit néceſſairement dans un Extrait.

M. *Bernoi*, Sécretaire-Perpétuel, adreſſa des Vers à Mr. de la *Galaiſiére*, où, ſous prétexte de lui expliquer les Loix & les Statuts de l'Académie, il le peint adroitement lui même, en faiſant ſemblant de lui préſenter le Tableau des obligations d'un Académicien.

M. *Carrere*, Fils, qui a entrepris un Ouvrage conſiderable ſur *l'Union de l'eſprit des Lettres avec l'eſprit du Gouvernement*, fit part de ſon plan à l'Académie. Il ſe propoſe de prouver dans le plus grand détail, que les Conoiſſances les plus vaſtes ſont néceſſaires à l'Home d'Etat; que toutes les Conoiſſances ſont renfermées dans les Tréſors de la Litérature; que c'eſt là qu'on puiſe la ſupériorité des Lumiéres; que chez tous les

Peuples, la sageſſe & la ſupériorité du Gouvernement ont été l'ouvrage de l'eſprit des Lettres; que la *France* en particulier, dans l'oubli général des Sciences, fut une Nation ſans ordre & ſans gouvernement; & que l'époque de la renaiſſance des Arts parmi nous, eſt celle de la grandeur & de la gloire où eſt enfin parvenüe la Monarchie *Françoiſe*.

Pour varier les Lectures, Mr. l'Abé *Bellet* lut une Ode *ſur les Services que les Talens ont rendus aux Homes, par l'invention des Arts*. En voici la derniére Strophe, où l'Auteur en s'adreſſant au nouvel Académicien, lui rapelle le Sujet de ſon Diſcours & la maniére dont il l'a traité:

Loin d'ici ce Dogme cynique,
Où, pour dégrader les Beaux-Arts,
On veut qu'ils ſoient la ſource unique
De nos plus coupables écarts!
La gloire de cette journée
Eſt viſiblement deſtinée
A venger l'honeur d'*Apollon*:
Il ſe prévaudra de l'homage
Dont vous lui paiés ſon ſufrage,
En entrant au ſacré Valon.

L'Académie aiant encoré à remplacer feu M. de *Caulet*, Préſident du Parlement de

Toulouſe, Académicien Aſſocié, Mr. l'Abé *Bellet* lut ſon Eloge hiſtorique où il le peint come Académicien & come Magiſtrat. M. le Directeur proclama enſuite l'Election de M. le Chevalier *Chauvelin*, Grand-Croix de l'Ordre de *St. Louis*, Lieutenant-Général des Armées du Roi & ſon Ambaſſadeur à la Cour de *Turin*.

Enfin, M. le Sécretaire-Perpétuel lut le Programe de l'Académie. M. *Larguet*, Tréſorier de *France* à *Toulouſe*, couroné pluſieurs fois par l'Académie des Jeux-Floraux, fit reclamer le Prix de l'Ode, qui lui avoit été ajugé; & la Séance fut terminée par la lecture de cette Ode.

Pour 1758. l'Académie a deux Prix à diſtribuer, l'un d'Eloquence & l'autre de Poeſie. Elle propoſe pour ſujet du prémier ces paroles *Les grandes Ames ſont capables d'émulation, ſans être ſuſceptibles de jalouſie*, conformément à ce Paſſage de l'Ecriture Sainte: *Quam* (ſapientiam) *ſine fictione didici & ſine invidia communico.* Sap. VII. 13.

Le Prix de Poeſie ſera ajugé à un Poeme ou à une Ode dont le Sujet ſera, *Les Reſſources de la* France *contre ſes Ennemis.*

REFLEXIONS.

Sur l'Esprit volage.

NOus vivons dans un Siécle volage ; chacun cède au torrent. *Oronte* s'en plaignoit l'autre jour & me disoit en soupirant, que les liens mêmes les plus sacrés devenoient la victime de ce défaut. L'amitié n'éxiste plus que dans le nom, me disoit-il ; l'amour n'est plus regardé que comme un jeu d'Esprit & un badinage. *Lisandre* fait tous les jours trois Déclarations d'amour ; j'ai vingt Amis, si je voulois me fier à l'aparence, & j'en ai à peine trois, qui me prouvent qu'ils sont vraiment tels dans le besoin.

Un Home volage voltige sur tous les objets qui se présentent à ses yeux, sans se fixer à aucun. Car possede-t-il l'ojet qu'il désire, il en est dégouté. Cet objet semble-t-il s'oposer à ses recherches, il y place toute son aplication : C'est chez lui un contraste perpétuel entre ses désirs & sa volonté. Un Esprit volage est un Esprit vif qui est susceptible de toutes sortes dimpressions. Lorsqu'un objet se présente à ses yeux, il en est dabord ébloui ; il y court & il veut le conoi-

tre. Un Eſprit volage eſt ſurtout leger; ſamblable aux Papillons, il ne ſe plait qu'où il n'eſt pas. Se fixer un moment, c'eſt pour lui une torture: Lorsqu'il ne peut ſe diſſiper & doner carriére à ſes fantaiſies, il eſt embaraſſé de ſoi même, il ne trouve de plaiſir que dans la variété des objets; le ſéjour de la Ville ne peut le charmer, que lorsqu'il eſt à la Campagne & il ne ſoupire après la Campagne, que lorsqu'il eſt en Ville. L'Eſprit volage n'enviſage que le dehors des objets; il ne les pénètre pas; il ne fait que les éfleurer.

L'amour eſt principalement le Théatre de l'Home volage: Là il ſe découvre au net, & fait voir combien la réflexion eſt énemie de ſon caractère. Je vois *Eudoxe*, qui ſe laiſſe ſurmonter par une Flame impétueuſe; ſemblable à un Torrent qui s'élève tout à coup & ſe deſſèche peu après, à peine a-t-elle doné eſſor à ſa fougue, qu'elle ſe rallentit, ſe diſſipe & le met dans la confuſion. Et d'où vient cela? C'eſt qu'il dédaigne la réflexion; il n'y a que l'expérience qui lui ouvre les yeux: Put elle au moins lui être ſalutaire! *Eudoxe* ne ſeroit pas toûjours le jouet de ſoi même.

Je vois d'un autre coté *Ariſte*, qui avant que d'aimer conſulte ſon Cœur, le ſonde pour y découvrir ſi c'eſt une Flame véritable qui l'anime à la tendreſſe, ou bien la fri-

volité d'un Volage. Il éxamine ſoigneuſement, ſi *Emilie* lui paroîtra toûjours digne d'un tendre amour; ſi la jouiſſance n'entrainera point chez lui le dégout; s'il pourra toûjours, avec la même afectuoſité, verſer ſes plaiſirs dans le ſein de ſa chére moitié. La Réflexion eſt ſon guide & c'eſt elle qui règle ſes inclinations.

Tout le monde n'imite pas le ſage Ariſte; le plus grand nombre prend pour modèle l'inconſtant *Eudoxe*. Je ſuis de ce nombre, & quoique je ne ſois pas Home à intrigues amoureuſes, grace au Dieu de *Cithère*, j'ai néanmoins dévelopé en moi beaucoup d'inconſtance, dès que je n'avois plus beſoin de ſoupirer. La réflexion m'a manqué, mes ſens m'ont trompé, je n'ai conſulté que mes déſirs; ils ont entrainé mon *cœur* à l'inconſtance.

Lucinde faiſoit l'ornement de ma Patrie, tant par les graces de ſa beauté, que par ſon enjoûement & la délicateſſe de ſon Eſprit. Pluſieurs atirés par ſes brillantes qualités, vinrent rendre homage à ſes charmes. Née avec un cœur tendre, l'Amour en voulut faire un de ſes Trophées. Son agréable ingénuité l'entrainoit à la ſenſibilité ſans qu'elle ſeut coment. Elle aimoit ſans bien conoître l'amour & témoignoit ſa tendreſſe à cœur ouvert. Elle acorda au jeune *Alidor* toute

l'amour dont ſon cœur étoit ſuſceptible, mais un amour concentré dans le ſentiment, qui en réhauſſoit par là d'autant plus le prix. Nommoit-on *Alidor*, à l'oüie de ſon nom ſes ſens tréſailloient & la joïe éclatoit ſur ſon viſage. Le louoit-on, c'étoit elle qui ajoutoit le dernier trait de Pinceau aux éloges d'autrui. Le blamoit-on, c'étoit une injure atroce qu'on comettoit à ſon égard. L'amour étoit parvenu au plus haut période entre ces deux Amans. *Lucinde*, en faveur de ſon cher *Alidor*, avoit refuſé des partis avantageux. Mais *Alidor* diſparoit, quitte ſon Amante, & la laiſſe en proie à ſes regrets.

Il y avoit un certain tems que je conoiſſois *Lucinde*, & dès que je la vis mon cœur ſe ſentit pris, & ne ſoupira plus qu'à devenir ſon Captif. Mais pendant qu'*Alidor* occupoit tous les replis de ſon Ame, mes ſoins auprès de *Lucinde* ne m'avoient cauſé que des gémiſſemens. Mon amour augmentoit à meſure qu'on y étoit ſourd, mes ſoins étoient continuels, mes ſolicitations redoublées, mes ſoupirs des plus ardens, mes plaintes des plus vives; mais l'amour de *Lucinde* pour mon Rival me fermoit la porte de ſon Cœur. Enfin déçüe par ſon perfide, elle crut voir en moi les qualités requiſes pour filer enſemble un vrai amour, un Ennemi du faux, un Cœur droit & ſincère &

éloigné de toute diſſimulation. En conſéquence j'entendis de ſa bouche le doux mot *j'aime.* Pour lors il me parut que je ſortois d'une longue Létargie; extaſié, la joie m'entrecoupoit les paroles, je me livrai à mon bonheur, j'éprouvai la tendreſſe d'un Cœur vraiment amoureux & le mien ne pouvoit aſſés exprimer ſa reconoiſſance. Nôtre amour croiſſoit chaque jour; il vouloit être couroné & pour cet éfet être mis dans un état d'indiſſolubilité. Cette derniére idée me frapa & me jetta pour la prémiére fois dans le raiſonement. Hélas! Auparavant je n'avois pas penſé ſi loin; me voilà de nouveau dans le mattire. Je combatis long-tems; enfin la réflexion l'emporta & je désunis des liens qui auroient été ſi heureux, ſi pluſieurs circonſtances n'en *euſſent* pas dans la ſuite troublé le bonheur. Voilà ce à quoi le défaut de réflexion peut porter les Homes.

C'eſt pourtant mal, que d'aſſigner le titre de Volage à ceux ſeulement qui le ſont en amour. Ce défaut eſt un Enfant du caprice, qui s'étend ſur tout. On eſt volage dans les plaiſirs, on eſt volage dans les idées. Combien qui condamnent le matin leurs ſentimens du ſoir? Les Ouvrages d'Eſprit ſont même ſoumis aux caprices de ce caractère. Un Livre eſt courû pendant un Mois;

c'eſt le Livre de la mode; elle l'a illuſtré, chacun veut le conoitre; mais à peine l'a-t-on lû, qu'il eſt oublié & qu'il rentre dans le néant. Le Langage eſſuïe tous les jours les coups meurtriers que lui porte cet Eſprit. Le goût du Siécle les autoriſe, & malgré les juſtes plaintes d'Auteurs illuſtres, on s'opiniatre à ſuivre l'aveuglement reçû. On tache d'introduire une nouvelle maniére d'écrire, on ſubſtitüe aux beautés males de ces grands Ecrivains du dernier Siécle, de faux brillants, un ſtile guindé, des termes alambiqués & des phraſes *quinteſcenciées*. Le mal eſt preſque généralement répandu, & il paroit même que des Eſprits qui jouiſſent d'une grande réputation dans le monde litteraire, ſe mettent au rang des Novateurs. Le fruit qu'on remportera de cet Eſprit de novation ſera, que les Ecrits des illuſtres Savans du dernier Siécle deviendront auſſi durs & dégoutans à nos Neveux, que le ſont pour nous ceux de *Ronſard*.

On eſt volage juſques dans les Sciences. On voit pluſieurs Eſprits vifs & bouillants, qui voudroient engloutir pour ainſi dire tous les Arts, mais qui, dès qu'ils comencent à ſubir leur joug, ſe rebutent & ſe livrent au dégout. Je remarque que la frivolité des objets contribüe beaucoup à nourrir en nous le caractère volage. Pour-

quoi, par éxemple, les Homes sont-ils si inconstans dans la mode & dès là si bizares ? C'est sans contredit, parce que la Mode est un Nourrisson de l'Inconstance,

Elle chasse & ramène, elle élève, elle abat,
Sa main au même objet donc, ôte, & rend l'éclat.

LEMIERE.

Si la frivolité des objets nourrit le Caractère volage, on doit tenir pour principe, de ne jamais s'atacher qu'au solide. *Diogène* cherchoit en plein jour un Home avec une Lanterne; hélas! ce ne fut que la bisarrerie & le peu de solidité qu'il remarquoit dans ses Concitoïens, qui lui firent faire cette démarche. Ainsi l'Home qui pense doit regarder d'un œil stoique la Folie du Genre-humain & suivre en tout une certaine rectitude, *qui* le conduit à grands pas au solide & à la vraie Philosophie. Mais c'est dans le Cœur qu'il faut puiser les Sources de l'Esprit volage; c'est de-là qu'il tire son principe; car c'est le peu de réflexion que l'Home fait sur son Cœur, qui l'entraine dans ce détail. On ne s'étudie guère à conoitre ce cœur, quoi qu'il n'y ait rien de plus intéressant: Si on s'apliquoit à cette étude, on verroit tous les replis qui y sont cachés, on conoitroit ses défauts, on tacheroit de les corriger; la

réflexion jouiroit alors de tous ſes droits, & l'Home agiroit toûjours en conſéquence.

Si *Liſandre*, qui juſques ici n'a vû les objets que dans leur ſuperficialité, s'aprochoit du Tribunal de la Réflexion, il y verroit tous ſes écarts, il en rougiroit; acoutumé à ſe livrer, ſans aucun éxamen, où ſa tête volage l'entrainoit, il n'agiroit plus qu'à l'aide du bon ſens. Il ne ſeroit plus la dupe de ſes imprécautions; il ne ſeroit plus éxpoſé aux regrets d'un projet manqué, projet qu'il avoit conçû ſans jugement; il ne ſeroit plus une vraie contràdiction de lui même.

Aminte n'abſorberoit plus ſon tems à s'informer du prémier Colifichet reçû de la Mode, ni à faire un ſi long ſéjour à ſa Toilette, pour y conſtruire avec toute la fineſſe de l'art, l'élégante ſtructure de ſa Natte, dans la vûe de plaire à *Liſidor*, qui demain dirigera ſes pas vers *Adélaide*. Belle ſans fard, contente des atraits dont la nature la décorée, modeſte ſans prudérie, enjoüée, ſans éfronterie, ne donant dans la mode, que pour éviter le ridicule, elle s'abrègeroit bien des peines, des ſoucis, des inquiétudes. Portant ſur ſon viſage l'empreinte de la candeur & de l'ingénuité, elle verroit *Damis* ſenſible & conſtant rendre homage à

ſes vertus & trouveroit en lui un Cœur ſemblable au ſien.

C'eſt donc par la réflexion, que nous pouvons réformer nôtre Eſprit inconſtant; car elle nous atire au ſolide, elle nous le fait rechercher & nous éloigne de tout autre objet: Elle redreſſe nos idées vicieuſes; elle nous fait apercevoir les objets dans leur vrai point de vûe; elle nous ramène à des principes vrais. Soions donc perſuadés, que l'Eſprit volage trouve ſon écueil dans la réflexion & qu'elle nous fait toûjours marcher d'un pas ferme vers le ſolide. Heureux celui qui en conoit tout le prix, & qui ne s'écarte jamais de ſes *Loix*, c'eſt à dire, qui tâche d'être vraiment Home!

NEUCHATEL.

EXTRAIT

D'une Lettre écrite de Leipſig, *par Mr. le P.* GOTTSCHED, *à Mr.* D'ALEMBERT *à* Paris *.

LOrſque le Roi de *Pruſſe* paſſa en dernier lieu par *Leipzig*, S. M. me fit apeller & s'entretint avec moi pendant plus de 3. heures. Il s'agit entr'autres choſes de la Langue *Allemande*, que ce Prince prétendoit n'être nullement propre aux Ouvrages d'agrémens. Je pris le parti de ma Langue & je dis à S. M. que je venois de traduire un Chant du *Lutrin* de *Boileau* & que je croiois avoir conſervé les graces de l'Original. Ma Traduction fut lüe, aplaudie, critiquée. Je fus obligé d'expliquer certains termes *Allemands* que le Roi n'entendoit pas & S. M. ne

* *Cette Lettre eſt une preuve, que parmi les nombreuſes & importantes ocupations de S. M. Pr. ce grand Prince trouve encore du tems à doner aux Belles-Lettres & même à ſacrifier aux Muſes. Qui auroit pû s'imaginer, que ces Exploits guerriers, qui étonent & excitent l'admiration de l'Europe ne ſufiſoient pas encore pour remplir tous ſes momens ?*

ſe rendit point. Elle me dona à traduire une Strophe de l'Ode de *Rouſſeau* à une jeune Veuve, laquelle Strophe comence ainſi ; *Mais ſous un plus doux auſpice* &c. Je m'en alai chez moi ; je traduiſis cette Strophe ; je l'envoiai ſur le champ à S. M. & j'en reçû la Réponſe ſuivante écrite de ſa main :

Le Ciel, en partageant ſes Dons,
Ne les diſpenſe point d'une Main libérale ;
Mais en nous refuſant plus que nous n'obtenons,
Pour ſes Peuples divers ſa faveur eſt égale.
Les *François* ſont legers, les *Anglois* ſont profonds ;
Et s'il dénie à l'un ce qu'il acorde à l'autre,
L'Amour propre changeant en Roſes nos Chardons,
Fait qu'à tous les Talens nous préferons le nôtre.
Sparte poſſédoit la valeur,
Mars s'y plut à former les plus grands Capitaines
Tandis que la molle douceur
Des Arts & des Talens reſpiroit dans *Athènes*.
De *Sparte* nos vaillans *Germains*
Ont recueilli l'antique gloire ;
Mais il faut que les *Francs* écrivent leur Hiſtoire ;
Car ſi dans les périls ils s'ouvrent les chemins,
Qui vont au Temple de Mémoire,
Les Fleurs ſe fanent dans leurs Mains,
Quand ils couronent la Victoire.
C'eſt à toi Cigne des *Saxons*
De polir par tes ſons une Langue barbare,
D'adoucir dans tes Chants l'apreté de ſes ſons,
Et, malgré la Nature avare,
D'aporter parmi nous les Tréſors d'*Hélicon*.
Au Laurier de Vainqueur dont le *Germain* ſe pare
Ajoute celui d'*Apollon*

EPITRE

*A la Dme. Le M.**. célebre Actrice, sur diverses Piéces de Théatre, dont elle a joüé avec succès le principal Rôle de Femme en 1757.* (*)

Dis moi, le *Moine*, par quels charmes
Tu fais rire, ou couler nos larmes ?
Tiens tu nôtre Cœur dans tes mains ?
Et maitresse de nos destins,
Peus tu faire, à ton gré, nos plaisirs, nos alarmes ?
Je sens d'*Electre* (†) en pleurs, & la haine & l'amour.
Je tremble au bruit de sa vengeance.
Et l'affreux désespoir qu'excite son ofense,
Déchire mon ame à son tour,
Quand son cœur acablé du poids de sa misére
Pour punir le Tyran cherche *Oreste* son Frére.

(*) *Note des Edit.* Nous n'aurions pas fait usage de cette Epitre, si elle n'avoit pour objet que de louer l'Actrice à laquelle elle est adressée, puisque cela seroit assés indiférent à ceux de nos Lecteurs, qui ne la conoissent pas, & que ceux qui l'ont vue, peuvent juger par eux mêmes de ses Talens; mais come elle renferme des Reflexions judicieuses sur diverses Piéces de Théatre & sur le Spectacle en général, que, dailleurs la Poesie nous en a paru assés bone, nous avons cru devoir l'inserer ici.

† *Electre* Tragédie.

Tout Rôle t'eſt égal, & tu ſais t'y placer,
A tous tes mouvemens nôtre Ame eſt aſſervie,
Et jusques dans la Comedie,
Tu ſais plaire & toucher.
De *Liſe* (*) la tendreſſe extrême
Pour ſon prodigue Amant eſt foibleſſe à nos yeux.
Mais quel eſt le mortel, qui, pour ſe rendre heureux
N'eût pas fait ſon bonheur ſuprême
De cet aimable Enfant d'être fort amoureux,
Pourvû qu'il fut aimé de même?
Quelle Vertu dans *Mélanide* ** !
Que de ſages Conſeils elle done à ſon Fils?
Au milieu des Ecueils elle lui ſert de guide.
Mais que je plains les pleurs dont ſes yeux ſont remplis.
Ha! ſon Epoux eſt mort, ou ce n'eſt qu'un perfide!
Mais il ſe montre enfin, à ſes regards, ſurpris.
Là de ſa tendreſſe timide
Sa confiance reçut le prix.
Que dénergie en tes reproches
Lorsque de *Mahomet* déteſtant les aproches
Palmire *** ! Tu te rens maitreſſe de ton ſort,
Et que ton cœur bravant ſa fatale puiſſance,
Tu le fais repentir d'une injuſte vengeance
Qui ſous ſes yeux cauſe ta mort?

---

* L'Enfant *Prodigue* Comédie.
** *Mélanide* Comédie.
*** *Mahomet* Trag.

Que j'aime à te voir dans *Zaire* *
Fidèle aux ſentimens, qu'un tendre amour inſpire,
Les conſerver encore juſqu'au dernier ſoupir !
Que ta voix ſait nous atendrir,
Lorsque chériſſant *Oresmane*
Ton refus cruel le condamne
A t'adorer, mais à ſoufrir.
D'une jalouſe erreur devenu la victime
Par ſa mort il punit ſon crime.

Tous mes ſens ſont glacés d'horreur !
Quel eſt ce tendre Enfant que l'ordre d'un Tartare
Veut imoler à ſa grandeur ** ?
Mais deja ſa mort ſe prépare.
Quoi ! Ce Prince encore au Berceau
Ta main, Uſurpateur barbare,
Va le plonger dans le Tombeau :
Pour le ſauver *Zamti* fait taire la Nature ;
Et ne voiant aucun eſpoir
Il n'écoute que ſon devoir ;
Et d'un Cœur paternel etouſant le murmure,
Signalant ſon zéle & ſa foi,
Zamti livre ſon fils pour le fils de ſon Roi.
Mais ſur ſes jours naiſſans ſon Epouſe atentive,
Semble arrêter en lui ſon Ame fugitive ;
Elle voit le Bourreau prêt à perſer ſon ſein,
Quand ſes triſtes ſanglots arrêtent l'Aſſaſſin.

---

* *Zaire* Trag.
** L'*Orphelin de la Chine* Trag.

Le Roi même surpris acourt à ses alarmes :
Au récit de ses maux, il sent couler ses larmes.
Sa présence éteignit son courroux álumé ;
Gengis ne se souvint que de l'avoir aimé.
Il gémit de ses pleurs, écoute sa priére.
Que ne peut pour un Fils la douleur d'une Mére?
Hélas, qui ne seroit atendri de son sort,
Quand elle, & son Epoux veut se doner la mort!
Bientôt n'écoutant plus une vaine tendresse,
Ce Prince généreux surmonte sa foiblesse :
Il fait grace à l'Epoux qu'il avoit condamné,
Et conserve les jours d'un Prince infortuné.

Calme tes pleurs, tendre *Pauline* *!
Voit la félicité que le Ciel te *destine*,
Polieucte mourant fait ton heureux destin.
Malgré ton amour pour *Sévére*,
Son sang semble apeler la Grace qui t'éclaire,
Et du Ciel t'ouvrit le Chémin.
Mourir pour Dieu fait toûter son envie :
Peut il craindre une mort qui lui done la Vie!
Soutenu par la Foi, *Polieucte* Chrétien
Craint Dieu. brave *Félix*, & ne redoute rien.
J'admire son respect pour son Maitre Suprême ;
Et son amour pour lui passe dans mon cœur même.

* *Polieucte* Tragédie.

Nos préjugés fatals ſeront ils éternels ?
L'on eſt honteux d'une inocente flame ;
Un Mari craint d'aimer ſa Femme *.
Telle eſt la mode des Mortels.
O Siécle, ô tems, ô mœurs ! S'écrie en vain le Sage.
Quoi, par un ridicule uſage,
On rougit des ſermens faits aux pieds des Autels **
Oui, des ſaints nœuds du Mariage ;
Et l'on ne rougit point des plaiſirs criminels
Que pourſuit le Libertinage ?
Mais verrons nous encore de tragiques fureurs !
Sous le fer de *Calcas* je vois *Iphigenie* ***.
Quoi ! ſon Pére la ſacrifie,
Sans craindre *Achille* & ſes fureurs !
Mais non, *Calcas* enfin prend une autre victime ;
D'*Eriphile* il punit le Crime :
Et ſa mort fait taire nos pleurs.

Peut on les retenir aux maux de *Marianne* **** !
Sur des raports trompeurs *Hérode* la condanne ;
Varus, pour la ſauver fera de vains éforts :
Oui, malgré ſa beauté, malgré ſon innocence,
Hérode ſoupçoneux prononce ſa ſentence.
Ciel ! quel crime, mais quels remords ?

---

* Le Préjugé à la Mode.
** Le Philoſophe *marié* Comédie.
*** *Iphigénie* Tragédie.
**** *Hérode* & *Marianne* Tragédie.

Alphonſe pour *Inès* fut moins inéxorable *:
Et quoi que ſon Fils fut coupable,
Les Pleurs de ſes Enfans déſarment ſon courroux.
Mais les cruels transports de la Reine en furie
Par un poiſon fatal tranche ſa triſte vie;
Et la ravit à ſon Epoux.
Que je te plains aimable *Alzire* **!
Ton cœur pour *Zamore* ſoupire,
Mais le cruel *Gusman* rompant des nœuds ſi doux,
Epris de tes attraits, eſt déja ton Epoux.
Zamore te croit un parjure
Et ſur le fier *Gusman* il venge ſon injure;
Mais il eſt pris, & mis aux fers.
Les plus afreux tourmens à ſes yeux ſont oferts.
Gusman par un beau trait qui touche & nous étone.
Lui done *Alzire*, & lui pardone. (†)

Le perfide *Apius*, épris de *Virginie* ***,

* *Inès de Caſtro* Tragédie.
** *Alzire* Tragédie.
(†) L'Auteur de ces vers ſe borne à doner ici une idée legére des Piéces qu'il a vu répréſenter ſur le Théatre de *Karouge* près de *Genève* l'an 1757. mais il ne parle point des autres Piéces qui ont été jouées mais qu'il n'a pas vûës.
*** *Virginie* Tragédie. Cette derniére Tragédie n'a pas été répréſentée à *Karouge*, près de *Genève*, mais elle devoit être, & elle le méritoit. Quel ſpectacle plus tragique que celui d'un *Pére*, qui

Pour assouvir ses feux la couvre d'infamie ;
Rien ne peut moderer sa criminelle ardeur :
En loüant ses atraits, il rit de sa douleur.
Elle s'écrie envain, qu'elle est libre & *Romaine* ;
Dans les bras d'*Apius* on la pousse, on l'entraine,
Tandis que déteſtant son projet, ses amours,
Elle implore des Loix l'inutile secours.
Virginius rempli d'une juste colère
A ses cris douloureux sentit qu'il étoit Pére.
Sa valeur eut bientôt écarté les Soldats,
Qui gémissoient de voir ces afreux atentats.
Romains ? qu'est devenu vôtre noble courage !
Oui, la mort, leur dit-il, *vaut mieux que l'Esclavage :*
A ces mots, animé d'amour, & de fureur.
Il la prend dans ses bras... (ce recit fait horreur.)
A la honte des fers dérobant sa Famille
Il plonge le poignard dans le sein de sa Fille.
Des cruels Décemvirs *briſés l'afreux lien*,
Et lavés dans leur sang & leur crime, & le mien.

---

qui est forcé par la tyranie, & la criminelle volupté d'un *Décemvir* à tuer lui même sa propre Fille, pour la dérober à la honte de l'Esclavage ! Le sang de *Virginie* fut vengé sur le coupable *Apius* & fut pour les *Romains*, come le signal de la Liberté.

Un Romain *de ſon ſort eſt l'arbitre ſuprême ;*
Même au milieu des fers, il eſt grand par lui même.

Que ton art, jeune & belle Actrice,
Nous éclaire, & nous atendriſſe,
Par des ſentimens généreux.
Laiſſe ramper le bas comique ;
Et qu'une ſageſſe héroique
Soit l'unique but de tes jeux.
Laiſſe à de vils Boufons ces propos immodeſtes
Honteux à des Chrétiens, à la vertu funeſtes,
Pour l'aimable pudeur objets trop dangereux.
Mais non, chers Compagnons, il faut que dans dans la joie
Mon Ame à vos yeux ſe déploie.
Le folatre *Criſpin*, m'en ofre le ſujet.
Mais un Déguiſement, une Noce, un Divorce,
Pour plaire à ma Raiſon, n'ont qu'une foible amorce,
Elle veut un plus digne Objet.
Farouche énemi du Théatre,
D'une ſombre Vertu Sectateur idolatre,
De nos jeux inocens trop ſévére Cenſeur,
A ſes Sermons ſuſpects d'erreur,
Je ne veux pour toute réponſe
Le *Moine*, que ces ſons que ta bouche prononce,
Et qui ſauront trouver le chemin de ſon Cœur.
Polieucte, *Brutus*, *Mahomet*, *Athalie*,
Cachent-ils ſous des fleurs une doctrine impie ?
L'Avare, le *Méchant*, *Tartuſe*, & le *Joueur*,
Peuvent ils de leurs traits éfraïer la pudeur ?
Un bon Juge mais moins auſtére,
Son nom le loüe aſſés, c'eſt l'illuſtre *Voltaire*,
Aplaudiſſoit à tes ſuccès ;
Et les Chefs d'œuvres qu'il a faits,

Lors que ta Voix & douce & tendre.
En récitoit de si beaux traits,
Il se plaisoit à les entendre.
Un légitime amusement
Est presque un besoin nécessaire.
Et pourquoi, sans discernement,
Nous défendre un plaisir, qui peut instruire & plaire ?
Il vaut autant nous mettre aux fers.
L'Hôme est un composé de force & de foiblesse :
Tout excite chés lui des sentimens divers.
Il faut peindre sa petitesse,
Pour le guérir de ses travers,
Et pour le corriger de son orgueil extrême
Il faut le montrer à lui même.
Un bon Acteur n'est pas l'ouvrage d'un seul jour.
Il doit peindre avec feu, la colère, & l'amour ;
Il doit plaire à l'Esprit, aux Yeux, come à l'Oreille ;
Et rendre noblement & *Racine* & *Corneille* :
Il doit former le goût, il doit polir les mœurs,
Et sans nous ofenser combatre nos erreurs.
Son air, son ton, sa voix, son geste, son visage,
Tout, de l'Original doit retracer l'image.
Burrus doit à nos yeux paroitre vertueux ;
Narcisse scélerat, *Néron* voluptueux.
Dans tous ses mouvemens, même dans son silence,
L'Acteur doit témoigner ce qu'il sent, ce qu'il pense.
Le Rôle le plus froid, celui de Confident,
Demande de l'esprit, éxige du talent.
Tout prend sous son pinceau des graces, de la vie,
Sans lui, des plus beaux vers, la pompeuse harmonie
N'a que d'incipides couleurs.
Même pour orner la figure
L'Acteur ne doit jamais sortir de la Nature ;
Mais il est peu de bons Acteurs.
Ils donent des léçons à tous tant que nous somes,
Et *Rousseau* mit *Baron* au nombre des grands Homes.

TABLE.

PRécis de la Réligion Chrétienne 719
La Femme qui ſe plaint de ſon Mari, Dialogue 728
Réflexions ſur le Luxe. 756
L'Abeille Literaire XII. Eſſai. 762
Seconde Lettre ſur les précautions à prendre en faveur d'une Famille. 772
Réponſe aux Réflexions en forme de Méditation inſerées dans le Journal d'Octobre. 786
Mémoires de Séty. 790
Obſervation de Médecine. 806
Nouvelles Académiques. 809
Extrait d'une Lettre de Mr. Gottsched *à M.* D'Alembert, *rélative à S. M. Pr.* 823
Epitre à une Actrice, ſur diverſes Piéces de Théatre. 825